LES PARENS RICHES

VALENTINE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

(Entièrement inédit)

II 2

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

(COURRIER DES DEUX-MONDES, du 15 juin au 15 juillet 18

Révolution musicale. — La foudre à Paris. — Les morts du mois. — Aventure de Goria. — Théât
— Littérature. — Beaux-Arts. — Anecdotes, etc.

Une révolution, annoncée depuis quelque temps, vient de ccomplir à l'Académie impériale de musique. Ce grand ablissement cesse d'être une entreprise particulière, et passe us la direction de la Maison de l'Empereur, comme sous ouis XIV, Louis XV, Louis XVI, Napoléon Ier, Louis XVIII Charles X.

Sont nommés membres de la Commission supérieure peranente, instituée au ministère de la Maison de l'Empereur our l'examen des affaires relatives à la gestion de l'Opéra :

M. Troplong, président du Sénat, membre de l'Institut ; I. Baroche, président du Conseil d'État; M. le comte Bacioc-hi, premier chambellan, surintendant des spectacles de la our, de la musique de la chapelle et de la chambre; M. Rouer, vice-président du conseil d'État; M. le comte de Morny, éputé, ancien ministre; M. Chaix d'Est-Ange, avocat, ancien éputé, membre de la Commission municipale et départemenale de la Seine. M. Gautier, secrétaire général du ministère de la Maison de l'Empereur, remplira les fonctions de secrétaire de la Commission.

M. Roqueplan est nommé directeur de l'Opéra.

Cette révolution annonce la renaissance de la grande musique et la réunion des premiers talents de l'Europe à l'Académie impériale.

On travaille déjà à restaurer le théâtre et la salle, pour les élever à la hauteur de leur nouvelle position.

— On parlera longtemps de l'orage de quatre heures qui a éclaté, le 30 juin, sur Paris. Jamais la grande ville n'avait été aussi violemment bombardée par la foudre, qui s'est livrée aux caprices les plus étonnants et les plus invraisemblables. On en jugera par la lettre suivante que M. Léon Gatayes a adressée au *Siècle* :

« C'est seulement en rentrant hier à minuit que j'ai lu dans le *Siècle* les détails que vous avez donnés sur la visite que j'ai reçue de la foudre; elle s'est en effet, — et à deux reprises différentes, — permis de visiter mon domicile, mais pas précisément dans les circonstances rapportées. J'étais à écrire dans mon cabinet, lorsque, à une détonation épouvantable, dont toute la maison a été ébranlée, je sentis au coude un choc si violent qu'il me fit orner ma *copie* du paraphe le plus ébouriffant qu'on puisse imaginer; c'était un feuillet à recommencer. Je crus devoir cesser le travail.

« Passant alors dans la salle à manger qui donne sur la cour, je trouvai une famille qui s'y était réfugiée, effrayée par l'état incandescent de l'atmosphère sur le devant. A ce moment, la foudre éclate, tombe sur la maison, et un morceau de mur, détaché par le choc, tombe à son tour et brise le vitrage d'une salle de billard située au rez-de-chaussée; les personnes qui s'y trouvaient réunies auraient pu être, si ce n'est foudroyées, du moins lapidées, mais heureusement elles en ont été quittes pour la peur.

« Dans le même moment, au milieu d'un affreux vacarme, la cour entière s'illuminait comme par un incendie, et le fluide électrique, semblable à un rat enflammé, courait devant la loge du concierge (dont, sans autre accident, la femme a perdu connaissance), puis, passant sous la porte cochère et traversant la rue, allait mourir sur le trottoir, où il a laissé une trace légère.

« Pendant que ceci se passait sur le derrière, une autre scène avait lieu sur la rue. La foudre, sous la forme de brandons enflammés, rasait une fenêtre devant laquelle travaillaient en ce moment une couturière et la bonne dont vous avez parlé; celle-ci s'est trouvée enlevée de sa chaise et accroupie sous le piano, sans savoir comment la chose est arrivée. La peur l'a fait tomber un instant en défaillance, mais elle a immédiatement repris ses sens et n'a pas eu d'autre mal.

« Je commençais à trouver que c'était assez d'émotions comme cela, lorsque tout à coup une nouvelle explosion se fait entendre, secouant la maison jusque dans ses fondations; cette fois le tonnerre visitait ma cuisine, que venait de fuir la cuisinière. Après s'être introduit par la cheminée, il a coopéré ... la plus active à la cuisson d'une casserole de

sous un amas de suie, de tuiles et de plâ cours ont été inutiles : il a été impossible L

— Une autre foudre, la mort, a frapp certain nombre de notabilités parisienn le peintre Joyant, le comte de Las-Ca *Mémorial de Sainte-Hélène*; M. Raoul (inscriptions et beaux-arts); Emile Souv *niers Bretons*; Jules Sévesle, directeu Mlle Rebecca Félix, sœur de Mlle Rach

On annonce aussi la mort de Mme So célèbre cantatrice, décédée à Mexico, de nouveaux lauriers.

— Quant aux maisons de Paris, elles presque en même temps. Les murs no terre le long du Louvre, près du Palai

Voici un souvenir attaché à l'angle d Saint-Honoré. C'est là, dans une mais chand drapier, tombée aujourd'hui so 15 juillet 1720, le fameux banquier La où il allait être écharpé par la populac prise d'assaut lorsque Law en sortit d Royal, occupé par le régent. La voitur mise en pièces. Le premier présiden nouvelle à la cour, employa cet impro

Messieurs, messieurs, bonne n
Le carrosse de Law est réduit en

Les locataires, chassés des démo comme ils peuvent. Tous ne peuvent niste Goria, dont un chroniqueur ra

Ayant évacué son appartement, le il y a quelque temps, avec tous ses m la place de la Madeleine, sans savoir

Son parapluie d'une main, sa lyre tour de lui des regards effarés, lorsq venue le tirer de sa perplexité. Puis partement à louer, — s'est-il dit, — c est d'acheter une maison.

Sa résolution étant prise, il se fit déménagement, et, sortant de Paris marcha droit devant lui. Arrivé à aventuré résolûment dans le bois; lui fit traverser Auteuil et s'enfonc Là il aperçoit, au-dessus d'une por caractères : *Maison à vendre*. Il en prend possession.

Alors les commissionnaires se m tures; Goria leur indiquait la place plantant des clous lui-même et acc bait sous la main.

Il venait de se taper sur les doig vinrent le prévenir que son grand entrer par aucune porte ni fenêtr heure à peine, Goria se sentit pris démolition et de la construction; tre un pan de mur pour entrer l'in le soir Goria était installé dans sa

Mais quelques jours étaient à p vait déjà de nombreuses imperfec quand on éternuait un peu fort, cipiter sur les murs pour les sout il ne voyait pas, sans inquiétude, fois sur son balcon; il le souten cramponnant avec force à la balu piano, dans la crainte de lui voir paraître dans la cave.

Enfin, le dégoût l'a pris; il a r ni l'appartement qu'on a loué faite, qu'il n'y avait de véritable soi-même sur un emplacement mis à chercher un terrain qui ne

LES PARENS RICHES.

VALENTINE.

Nouveautés à 4 francs le volume en prenant le moins 30 volumes.

(Les prix marqués sont ceux des articles pris séparément).

	fr.	c.
LA JUIVE AU VATICAN, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE SCEPTRE DE ROSEAU, par Émile Souvestre, 3 vol. in-8, net.	13	50
JEAN LE TROUVEUR, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
LES FEMMES HONNÊTES, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, net. .	13	50
LES PARENS RICHES, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. .	13	50
CERISETTE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net. .	30	««
DIANE DE LYS, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
UNE GAILLARDE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	30	««
GEORGES LE MONTAGNARD, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8, affiche pochade, net.	22	50
LE VENGEUR DU MARI, par Emmanuel Gonzalès, 3 vol. in-8, net.	13	50
CLÉMENCE, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
LA BELLE DE NUIT, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
JEANNE MICHU, LA BIEN-AIMÉE DU SACRÉ-COEUR, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8, net.	18	««
LE KHALIFA, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche poch., net.	9	««
RAPHAEL ET LUCIEN, par Michel Masson, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE TROUBLE MÉNAGE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
EL IHOUDI, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, net.	9	««
LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
CHARMANTE GABRIELLE, par M.-J. Brisset, 2 vol in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE DÉBARDEUR, par Maxim. Perrin 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LA FAMILLE DU MAUVAIS SUJET, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net.	9	««
NICOLAS CHAMPION, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
UN CŒUR DE LIÈVRE, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net. . .	9	««

Ouvrages sous presse :

LA REINE DE SABA, par Xavier de Montépin.	««	««
LA VEILLÉE DES VENGEURS, par le marquis de Foudras. . . .	««	««
LA PRINCESSE PALLIANCI, par la baron de Bazancourt. . . .	««	««
DÉBORA, par Méry.	««	««
LE MAITRE INCONNU, par Paul de Musset.	««	««
LA PLACE ROYALE, par madame la comtesse Dash.	««	««
BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE, par Roger de Beauvoir.	««	««
BLANCHE DE BOURGOGNE, par madame Dupin.	««	««
LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE, roman posthume, par Sir Walter Scott.	««	««
Un nouveau roman, de Emmanuel Gonzalès.	««	««
dito. de Émile Souvestre.	««	««
dito. de Henry de Kock.	««	««

LES PARENS RICHES

VALENTINE

PAR

Mme LA COMTESSE DASH

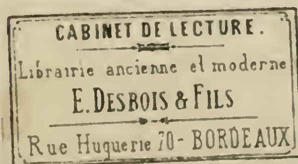
(Entièrement inédit).

2

Paris,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.



DEUX AMIS.

VIII.

— Vous m'avez promis d'être franche, reprit M. Bresselles, et si je fais

un appel à votre bonne foi, j'espère que vous en apprécierez les motifs et que vous y répondrez sans détours.

— Je vous le promets, monsieur.

— Avez-vous choisi celui que vous désirez épouser?

Valentine hésita.

— Je ne sais que vous répondre, monsieur.

— Et pourquoi?

— Parce que je ne veux pas mentir, et que je ne suis pas assez sûre de mon cœur et de mes vœux pour vous les confier.

— Je ne comprends pas bien cela.

— J'ai rêvé, j'ai pensé, j'ai entrevu une image, mais je n'ai jamais cru à la réalisation de ces chimères.

— Et vous les avez éloignées?

— Non.

— Vous les avez caressées alors ?

— Pas davantage.

— Comment donc alors ?

— Je les ai subies. Lorsqu'elles s'emparent de moi, je leur obéis, mais je ne les cherche pas.

— Celui que vous aimez...

— Je ne crois pas aimer réellement, monsieur, je crois que je pourrais aimer si j'étais sûre d'être aimée.

— Et vous ne l'êtes pas?

— Oh! non! répondit-elle avec un soupir.

— Consentiriez-vous à en épouser un autre?

— Oui, lorsque j'aurai la certitude que *lui*, il ne m'épousera pas.

— Un autre qui vous aimerait d'un amour vrai, pur, tendre, dévoué, dont toute la vie serait consacrée à votre bonheur.

M. Bresselles avait deviné l'amour de son neveu, il le comprenait, il le peignait avec son âme.

— Je ne sais pas, monsieur, car si je ne pouvais pas l'aimer, moi! Il serait bien malheureux alors!

— C'est vrai!

— Avant toutes choses, je voudrais ne pas être ingrate, je voudrais rendre ce que l'on me donne.

— Cela viendrait peut-être. — Et tenez-vous beaucoup à la fortune?

— Je n'y ai pas même pensé.

— A... à la naissance?

— Oui, monsieur. Mon père et ma tante ne me pardonneraient pas une mésalliance.

— Cependant votre père a épousé une paysanne?

— Oui, mais il en a fait une marquise de Kersaint, et moi je ferais de mademoiselle de Kersaint la femme d'un roturier.

— Je ne vous croyais pas si bretonne, mademoiselle!

— Vous, monsieur Bresselles, vous, qui connaissez si bien ma tante!

— Ne m'avez-vous pas dit, tout-à-l'heure, que vous ne compreniez pas qu'on affligeât ce qu'on aime?

— Oh! reprit-elle vivement, si je l'aimais, il serait pour moi plus noble que le roi!

— A la bonne heure! nous commençons à nous entendre. Et... avez-vous une opinion politique? accepteriez-vous un républicain?

La jeune fille répondit avec une sorte de solennité :

— Mon grand père et ma grand'mère sont morts sur l'échafaud, monsieur, mais si je l'aimais!...

Tout l'avenir de cette enfant était dans cette phrase; pour elle l'amour dominait tout le reste. L'homme de son choix devait être le dieu de son existence; elle devait jeter à ses pieds jusqu'à ses sentiments, ses instincts les plus chers et les plus sacrés. Elle devait aimer comme nous ne sommes jamais aimées, nous autres femmes, que de ceux que nous repoussons. Gaétan le comprit, il hésita à poursuivre. C'était une grande charge que celle d'un amour, d'un caractère semblables. Si elle s'attachait à Roland, son bonheur s'assurait par cette passion; mais si elle l'épousait, simplement pour se marier, pour se faire une position, qu'arrive-

rait-il ensuite? Elle ne dominerait peut-être pas toujours cette âme si sensible et si faible devant ses impressions; elle se perdrait, elle perdrait son mari, elle amènerait des malheurs incalculables dans l'existence de Roland, car une fois entrée dans la voie des passions, qui sait où peut s'arrêter une femme?

M. Bresselles lui fit encore plusieurs questions, auxquelles elle répondit avec la même franchise, le même abandon. La crainte de blesser Jeanne ne l'avait pas retenu; il croyait pouvoir obtenir son consentement, et à la rigueur, il était décidé à passer outre. Il avait déjà sacrifié son propre bonheur à l'entête-

ment royaliste de mademoiselle de Kersaint ; mais il ne pouvait sacrifier aussi son enfant d'adoption. C'était trop exiger de lui ; il se flattait que le cœur de Jeanne lui accorderait ce dédommagement; mais auparavant de tenter cette épreuve, il fallait s'assurer de Valentine, et malheureusement l'examen ne répondait en rien à ses désirs. Elle ne songeait point à Roland, et y eût-elle songé, peut-être n'était-ce pas là la femme qu'il fallait au jeune poète, car il l'était. Valentine se fût éprise comme lui de la vie idéale, elle eût dédaigné comme lui la vie matérielle, et alors que deviendrait leur fortune ?

— Hélas ! les pauvres enfants, pen-

sait-il, je vivrai bien pour eux s'ils se mettent à rêver ensemble; mais je ne serai pas toujours là !

— Vous ne me dites plus rien, monsieur ? reprit timidement Valentine.

— Je pense et j'attendrai, mademoiselle.

— Ah ! répliqua-t-elle d'un air désappointé.

— J'agis dans votre intérêt, pour votre bien, soyez tranquille. Je vais écrire à votre tante, je la verrai, je lui parlerai de vous, comme vous le méritez, comme je le pense, et ce nuage se dissipera.

— Mais...

— Mais la fin, n'est-ce pas? Nous en causerons. Vous êtes curieuse, c'est naturel; vous devinez confusément que j'ai quelque chose de plus à vous dire. Il n'est pas temps encore; il faut que vous voyiez plus clair dans votre conscience. Le mariage est une chose grave; il s'agit du reste de nos jours, de la vieillesse aussi bien que de la jeunesse, et l'on est plus longtemps vieux que jeunes.

A mesure qu'il parlait, un voile tombait des yeux de Valentine; elle comprit qu'il était question de Roland, sa nature primesautière ne lui donna

pas le temps de réfléchir. Elle arrêta Gaétan au moment où il ouvrait la porte.

— Un instant ! dit-elle.

— Que me voulez-vous ?

— Achever ma pensée et terminer cet entretien pour n'y plus revenir.

— Comment ?

— Vous avez pensé à M. Roland, n'est-ce pas, monsieur ?

— Peut-être.

— Eh bien ! je ne serais pas digne de votre intérêt si je laissais planer un

instant de doute sur mes intentions. Je n'épouserai jamais M. Roland Bresselles.

— Pourquoi?

— Parce qu'il m'aime et que je ne l'aime pas; d'après ce que je viens de vous dire, ceci répond à toutes vos questions.

— Et vous croyez que vous ne l'aimerez pas?

— Non, monsieur.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

— Nous n'en parlerons jamais, Valentine.

— Non, mais j'y penserai souvent. Je suis reconnaissante, bien reconnaissante, votre neveu est riche et moi je n'ai rien.

— Roland vous a-t-il avoué son amour?

— Il ne m'en a pas dit un seul mot.

— Comment le savez-vous alors?

— Je l'ignore, mais je l'ai su trois jours après son arrivée au château.

— Allons, pensa Gaétan, ce sera de

même dans tous les temps, l'amour est la seule chose immuable sur la terre.

— Je crois que j'aimerais M. Roland comme un ami, comme un camarade, il est bon, il est généreux, il a de grandes idées, bien que républicaines, et quand nous serons plus vieux l'un et l'autre, je le lui dirai très-volontiers, s'il s'en soucie. D'ici là, nous resterons ce que nous sommes. Et ma tante, poursuivit-elle en souriant, ma tante ! vous aviez choisi là un singulier moyen de me raccommoder avec elle !

— Qui sait ? On arrive à tout par les extrêmes avec certaines personnes. Vous ne descendez pas décidément ?

— Oh ! descendre, danser, chanter peut-être ! Non, non, je veux pleurer seule.

— Pauvre petite ! elle commence son métier de femme, se dit Gaétan, ce sontles premières douleurs, les plus petites, mais après !...

Valentine pleura longtemps, et ses pleurs, comme il arrive presque toujours dans la jeunesse, se séchèrent par le sommeil, elle s'endormit sur son divan, au milieu de ses fleurs effeuillées, devant sa fraîche parure. Le bal se termina tard, personne n'entra chez elle, elle resta la nuit entière ainsi couchée, sans se réveiller un instant. Le len-

demain à huit heures sa porte s'ouvrit doucement, un pas qu'on cherchait à rendre léger se fit entendre, un homme entra, s'approcha doucement d'elle et la contempla dans le désordre de son sommeil. Elle était fraîche et charmante, elle semblait la déesse de la jeunesse; ses cheveux blonds tombaient en nattes et en spirales sur ses épaules nues, sa robe de chambre ouverte laissait deviner, sans les découvrir, la perfection de ses formes, une de ses mains tenait encore le mouchoir trempé de larmes, l'autre se perdait dans les anneaux de sa chevelure. Il était impossible de rêver un tableau plus voluptueux et plus chaste à la fois.

Le bruit la réveilla à moitié, elle entr'ouvrit ses paupières, aperçut cet homme debout devant elle, et se releva d'un mouvement pleine de grâce, en ramenant sa robe sur sa poitrine.

— Mon oncle! vous ici! s'écria-t-elle.

— Oui, ma chère, j'étais inquiet de toi, reprit M. de Mainbourg, tu nous as manqué hier au bal, et il fallait que tu fusses bien malade pour cela.

— Je vous remercie, mon oncle, je vais mieux.

— Tu ne t'es pas couchée, folle.

— Non, j'ai dormi ici comme dans mon lit, sans m'en apercevoir.

— Es-tu fatiguée?

— Je ne le suis plus.

— Veux-tu causer un peu avec moi, de choses sérieuses?

— Tout de suite, mon oncle, je vous écoute. Je vais donc tout savoir, pensa-t-elle.

— Valentine, tu as dix-sept ans, je crois?

— Oui, mon oncle.

— As-tu songé quelquefois à ton avenir?

— On m'a déjà fait cette question hier, mon oncle.

— Qui cela? demanda-t-il vivement.

— M. Bresselles, l'ami de ma tante Jeanne.

— Ah ! et que lui as-tu répondu ?

— Que j'y songeais souvent.

— Cela doit être, mais tu n'es pas la seule, j'y ai songé comme toi, ma chère petite, et c'est le résultat de ces réflexions que je viens te transmettre aujourd'hui.

— Vous êtes trop bon, mon oncle.

— D'abord, je te donne cinquante mille francs.

— A moi !

— A toi ! à toi seule. Ils t'appartiennent et n'ont rien à voir avec qui que ce soit. Je te les ferai valoir et t'en servirai le revenu.

— Mon bon oncle ! combien cela fait-il ?

— Pour toi, quatre mille francs par an.

— Ah ! que je suis riche !

— Maintenant, que feras-tu de ta fortune ?

— Je donnerai, j'achèterai tout ce qui me plaira, et puis...

— Oui, ce n'est pas là ce que je te demande, se sont tes projets d'avenir.

— Mon oncle, il me semble que puisque me voilà riche...

— Tu n'as pas besoin de te marier?

— Au contraire! Je trouverai bien plus de maris.

— Riche! ma pauvre enfant: c'est juste de quoi payer ta toilette.

— Vous croyez?

— Sans doute. Tu as deux partis à

prendre, Valentine, il faut les peser tous les deux.

— Lesquels ?

— Voilà Herminie mariée, d'ailleurs elle n'a jamais habité avec nous ; plusieurs partis se présentent pour Malvina, elle nous quittera promptement, nous resterons seuls, ta tante et moi, si tu me quittes aussi, et juge quelle tristesse dans notre maison !

— Mon bon oncle !

— Si tu étais raisonnnable, Valentine, au lieu de courir la chance d'un ménage, tu resterais avec nous.

— Pour coiffer sainte Catherine ! Oh ! mon oncle, le vilain métier !

— Tu ne coifferais point sainte Catherine, je te ferais avoir un brevet de chanoinesse, de Bavière, tu serais madame la comtesse Valentine de Kersaint et tu n'aurais ni soucis, ni enfants, ni mari grognon ou jaloux, que t'en semble ?

— Mon oncle...

— Ta tante et moi te ferions une existence charmante, madame de Mainbourg est excellente, tu le sais, pourvu que tu ne tourmentes ni son chat ni son perroquet, pourvu qu'elle ait à point

nommé ses dentelles, ses cachemires et son chocolat, pourvu qu'il vienne beaucoup de monde à ses bals et qu'on lui répète qu'elle n'a jamais été plus belle, elle est satisfaite. Quant à moi, je t'aime beaucoup, mon enfant, je t'aime avec la même tendresse que mes filles et il m'en coûterait infiniment de me séparer de toi.

— A moi aussi, je vous assure, mon oncle.

— Eh ! bien, reste ! Je te ferai de grands avantages, je te donnerai une voiture à toi, plus tard tu auras ton mobilier, ton appartement séparé dans l'hôtel.

— C'est bien tentant, mon oncle, mais...

— Mais quoi ?

— On a beau être chanoinesse, on n'en est pas moins vieille fille, et...

— Et ?

— Et je préfèrerais me marier.

— Te marier! cela est-il ainsi, bien décidément ?

— Je crois qu'oui, mon oncle.

— Écoute donc alors.

Il l'attira à lui, en passant un bras autour de sa taille, l'enfant, sans dé-

fiance, le laissa faire et posa même sa tête sur son épaule, puis elle leva vers lui ses beaux yeux, ardents de curiosité.

— J'écoute, mon oncle.

— As-tu la prétention d'épouser un duc ?

— Pas du tout.

— Un comte te suffirait-il ?

— Oh ! oui ! s'écria-t-elle, le cœur palpitant.

— Te le faut-il riche ?

— Cela ne gâterait rien.

— Vraiment ! et jeune ?

— Je le crois bien !

— Et beau ?

— Superbe !

— Tu n'es pas difficile. Eh ! bien, mon enfant, j'ai ton affaire.

— Ah !

Elle crut qu'elle allait étouffer de joie, c'était Réné, ce ne pouvait être que lui.

— Oui, j'ai à t'offrir un comte jeune, beau et riche, qui consent, ou pour parler plus poliment, qui demande à t'épouser.

— Son nom ?

— Tu ne le connais pas.

— Ah ! je ne le connais pas !...

— Non, tu ne l'as jamais vu, tu l'aurais vu si tu n'étais pas restée dans ta chambre, il est venu au bal, je ne l'attendais pas.

— Ce n'est donc pas celui que je pensais ! murmura-t-elle tristement, sans se douter qu'elle trahissait sa préoccupation.

— Qui pensais-tu ?

— A quoi bon le dire, puisque je me trompe ?

— Qui sait ?

— Mais vous prétendez...

— Que tu ne l'as jamais vu, qui te force à me croire ? Nomme ton héros, je te jure de t'avouer toute la vérité, autrement tu ne sauras rien.

— Mon oncle ! mon oncle !

— Non, j'attends.

— C'est, c'est... je n'ose pas.

— Je compte sur quelque énormité, tu me nommerais un empereur que cela ne m'étonnerait nullement.

— C'est... monsieur le comte de Massac.

— Le comte de Massac ! répéta-t-il

avec humeur, ces petites filles ont la cervelle tournée. Le comte de Massac, le Richelieu de notre époque ! songer à toi ! cet homme qui dévore cinquante passions par an, à qui il faut comme au Minotaure, non pas précisément des vierges, mais des réputations à déchirer. Cet homme à qui le mariage est défendu, c'est à lui que tu songes. Je n'aurais jamais deviné celui-là !

— Le mariage lui est défendu !

— Et certainement ! Le mariage pour lui c'est la mort, c'est le sépulcre. Avez-vous vu une extravagante de cette espèce !

— Il en mourrait !

Voilà tout ce qu'elle comprit à ce discours.

— Celui que je te propose est tout aussi comte, tout aussi jeune, tout aussi beau, seulement il est un peu moins riche.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Tu le verras ce soir, et je t'engage, si tu es décidée à refuser le Chapître, je t'engage à accepter ce mari, tu n'en trouveras jamais un mieux selon ton goût. Il est fort élégant, fort spirituel, fort recherché dans le monde. Je n'aurais pas voulu d'un homme ordi-

naire. Surtout, ne nourris pas ton illusion sur Massac, renonces-y totalement et porte tes regards d'un autre côté.

— Mon oncle, je suis encore bien souffrante.

— Fais ta toilette, enfant, cela te distraira. Rends-toi aussi jolie que possible, notre chevalier sera ébloui. Il t'aimera celui-là, et Massac ne peut pas t'aimer, Massac n'aime, ne peut aimer personne.

Valentine soupira.

— Je te quitte maintenant, mademoiselle la rentière, tu peux annoncer tes capitaux à tes cousines, à ta sœur,

tu peux écrire à ta tante de Kersaint. Elle verra que nous remplissons fidèlement nos promesses envers ce pauvre Raimbaud, et que nous honorons la mémoire de Marie dans sa fille.

— Je ne pense pas qu'elle en ait douté, du moins je le lui ai toujours dit.

— Je ne sais si l'on t'a raconté que c'est moi qui, malgré ta tante Michaud et ton oncle Hervey, ai déclaré que je t'élèverais, que c'est moi encore qui ai consenti à la surveillance de mademoiselle de Kersaint, lorsque les autres voulaient la bannir. Je ne m'en fais pas un mérite, c'est seulement pour te

prouver, Valentine, combien je t'ai toujours soutenue, afin que tu ne l'oublies pas.

— Pourtant, mon oncle, avant de venir à Bonneuil vous me grondiez sans cesse, vous ne me regardiez même pas. J'en ai souvent demandé la raison à ma tante, et elle m'a répondu...

— Quoi?

— Ma pauvre Valentine, il faut en prendre ton parti, ton oncle ne peut pas te souffrir.

— C'est-à-dire que je ne puis souffrir les enfants, je n'aimais pas même

les miens, et tant que tu as été petite...

— Vous m'avez grondée, renvoyée, appelée vilaine orgueilleuse, noble sans le sou.

— Ah ! tu as de la rancune.

— Non, mon oncle, tout au plus de la mémoire, et d'ailleurs vos bontés actuelles ne surpassent-elles pas vos sévérités d'autrefois?

— Tu ne m'as même pas embrassé pour mon présent !

— Voilà, mon oncle.

Elle l'embrassa.

— Et pour le mari ?

— Ah ! mon oncle, voyons-le d'abord.

— Tu ne veux pas payer d'avance ; je suis plus généreux que toi, et voici le premier quartier de ton revenu.

Il tira de sa poche un billet de mille francs.

— Quel bonheur ! je vais envoyer à Yvonne de quoi s'acheter une *cape* à la bretonne, la sienne est usée, et elle le désire depuis si longtemps !

— Fais ce que tu voudras, et si tu avais une fantaisie trop chère... dis-le-moi. Adieu, je compte sur toi pour déjeuner, dans tes plus charmants atours. Adieu, adieu, ma fille !

Et il l'embrassa encore.

Aussitôt qu'il fut parti, le premier mouvement de Valentine fut de fermer sa porte au verrou, elle voulait être seule, se recueillir, tâcher de lire dans sa pensée, et de prendre le meilleur parti.

— Il en mourrait ! dit mon oncle, qu'est-ce que cela signifie ? Meurt-on

pour se marier? Je n'y comprends rien. Si je ne me mariais pas, si je me faisais chanoinesse! cela vaudrait mieux peut-être. Je resterais près de mon oncle et de ma tante, je serais très-heureuse. Oui, mais je l'aimerais, j'en suis sûre ! Et combien je souffrirais, mon Dieu ! car je ne pourrais l'épouser, car il ne m'aimerait pas, lui ! Mon oncle l'a dit également, au lieu que cet autre comte... s'il est tel que mon oncle le dépeint... peut-être... Il faut le voir avant tout. Dieu décidera le reste !

Elle resta encore longtemps absorbée dans sa pensée, la cloche du couvert la

tira de ses réflexions, elle se hâta de s'habiller.

— Je vais demander à ma tante la permission d'avoir une femme de chambre, pensa-t-elle. Celle de Malvina ne vient jamais que quand je n'en ai plus besoin. La mienne au moins sera là dès que j'en aurai besoin. Je devrais être habillée maintenant et l'on va m'attendre, j'arriverai trop tard, cela aura l'air gauche, et ce monsieur croira que je veux me faire remarquer.

On frappa à la porte, et des éclats de rire lui annoncèrent joyeuse compagnie; c'était Malvina et quelques jeunes

personnes qui venaient la chercher. Elle ouvrit.

—Ah ! paresseuse ! dit sa cousine, pas encore prête ! Comment vas-tu ? Es-tu de meilleure humeur aujourd'hui ? Un billet de mille francs ! Ton bon ange te l'a-t-il apporté cette nuit ?

— Je suis riche, richissime, je serai chanoinesse si je veux, mademoiselle, voilà !

— Hélas ! mon Dieu ! la tête lui tourne.

— Non, chère Malvina, ton bon père, m'a donné une pension de qua-

tre mille francs, ce n'est ni un rêve ni une folie.

— Vraiment! Ah! j'en suis bien aise! mon père a bien fait et je l'en remercierai de tout mon cœur.

Valentine embrassa sa cousine à plusieurs reprises, elle embrassa ses amies, les jeunes filles s'embrassent beaucoup! Elle fit son entrée au salon entourée de ce groupe charmant, et Malvina la conduisit directement à ses tantes.

— Ma mère, dit-elle, quelle charmante idée a eue mon père! Il a donné

à Valentine quatre mille francs de pension.

— Je le savais, répliqua madame de Mainbourg, et j'y avais consenti.

— Ah ! tant mieux, chère petite ! s'écria madame Hervey, j'en suis bien heureuse !

— Ouais ! murmura madame Michaud, le vent tourne-t-il de ce côté !

— Maintenant que tu as reçu tes félicitations, continua M. de Mainbourg, qui l'attendait, viens avec moi voir une fleur nouvelle apportée de la serre.

Il lui offrit le bras et la conduisit dans le boudoir de sa tante, occupé seulement par un jeune homme, qui semblait attendre.

— Mademoiselle de Kersaint, dit-il, monsieur le comte Edmond de Bellande.

MADAME LA COMTESSE.

IX.

Le premier mouvement de Valentine, après avoir convenablement rou-

gi et baissé les yeux, fut de les relever. Ce coup d'œil, bien que très-favorable, lui porta une blessure en pleine poitrine. Elle l'a souvent répété depuis, jamais elle n'éprouva pareille impression. Il lui sembla être en possession d'un mauvais génie, quelque chose d'infernal s'empara d'elle, comme malgré elle, la griffe du malheur se posait sur sa tête et ne devait plus la lâcher, qu'après l'avoir brisée.

Le comte était un homme de trente-deux ans à peu près, d'une tournure et d'une figure éminemment distinguées. Ses yeux profonds, son teint pâle, son masque ridé avant l'âge, annon-

çaient un homme qui avait beaucoup réfléchi, ou beaucoup vécu, peut-être tous les deux à la fois. Il salua mademoiselle de Kersaint avec un respect empressé, indiquant l'habitude de la meilleure compagnie, et un esprit de détails fort rare parmi la jeunesse de notre siècle.

— M. le comte nous restera quelques jours, ma chère Valentine, dit M. de Mainbourg, et il a demandé à t'être présenté particulièrement. Il adore la musique, on lui a parlé de ta belle voix et de ton talent remarquable; il est fou de la danse, et chacun sait qu'au galop ou à la mazurka tu

n'as pas d'égale. Vous vous essayerez ce soir.

Valentine ne répondit que par une révérence, elle se sentit embarrassée, M. de Bellande ne se déconcertait pas ansi facilement. Il commença une conversation indifférente, avec un aplomb et une légèreté dont la jeune fille ne revenait pas.

— Quoi ! disait-elle, cet homme voit pour la première fois une femme qu'il compte épouser et il trouve autant d'esprit que cela ! Il faut qu'il soit bien prodigieusement spirituel !

La cloche du déjeuner vint les inter-

rompre. M. de Mainbourg passa le bras de sa nièce sous celui du jeune homme, et se hâta d'aller offrir le sien à la personne la plus considérable de la réunion. Valentine et Edmond se placèrent à table à côté l'un de l'autre, ce qui amena bien des commentaires et ce qui empêcha Roland de manger même un morceau de pain.

Les jeunes filles chuchotèrent entre elles. En sortant de table elles emmenèrent Valentine dans le parc et commencèrent à la lutiner.

— Voilà pourquoi mademoiselle était en retraite hier, disait Malvina, pourquoi ce matin les billets de ban-

que erraient sur sa table, pourquoi mon père est entré de si bonne heure dans sa chambre. Ah ! ah ! la mystérieuse !

— Je ne sais ce que tu veux dire !

— Et ce pauvre petit M. Bresselles, reprit une autre, avait-il l'air malheureux !

— Et l'oncle, qui faisait si bien la cour pour lui !

— Et mademoiselle Valentine qui ne parle pas, au milieu de tout cela !

— Fi ! la mystérieuse !

— Madame la comtesse de Bellande !

— Qui sera ta fille d'honneur ?

— Ah ! ce n'est pas si beau que d'être duchesse, comme Euphémie, mais le mari me plaît davantage.

— Moi aussi !

— Moi aussi !

— Et toi, Valentine?

Celle-ci se sentait prête à pleurer de cette inquisition. Les petites filles sont impitoyables, elles voyent tout et elles disent tout, hors leurs mystères pourtant, qu'elles savent fort bien garder.

— A quand le mariage, cousine ? re-

prit Malvina, voyant qu'elle ne répondait pas. Si tu veux m'attendre, on m'en propose trois ou quatre, donne-moi le tems de me décider, nous nous marierons le même jour.

— Mais je ne me marie pas !

— Ah ! c'est juste ! tu te fais chanoinesse !

— Malvina !

— Mon Dieu ! je ne veux pas te faire de peine, ma chère amie, tu es si susceptible !

— Tu te moques de moi.

— Oh ! non, je dis seulement que

tu vas te marier, que tu en as fait un secret, et que ce n'est pas bien, voilà tout.

— Je dis que ce pauvre M. Roland en mourra, ajouta l'autre espiègle.

— Ce serait bien de l'honneur pour Valentine, poursuivit une autre, car il est fort joli garçon.

— Et toi, Malvina, qui épouseras-tu ?

— Écoutez bien ceci, mesdemoiselles, répondit-elle d'un ton doctoral, mais dans le quel un observateur eût pu reconnaître une nuance de dépit, écoutez, c'est un arrêt suprême, je vais dé-

cider du sort de ma vie. *Reine ne puis*! Sa Majesté Charles X ne voudrait pas de moi, et je regarde tous les autres souverains, hors celui de France, comme des *roquets de rois. Duchesse ne daigne*! Comme ma sœur, ou ma cousine, *banquière je suis*! et je me trouve la mieux partagée. J'accepte et j'épouse M. le baron Misler, banquier, le plus riche de l'Europe, à ce qu'on assure, auprès du quel les millions de mon oncle Hervey (pardon! *d'*Hervey), ne sont que des haricots. Que dites-vous de cela, madame la comtesse?

— Je dis, chère Malvina, que si tu peux être heureuse, je m'estimerai bien

heureuse aussi, répliqua mademoiselle de Kersaint.

— Bon cœur ! s'écria Malvina, toujours la même !

— Et Zoé qui épousera-t-elle? s'écria étourdiement une de leurs compagnes.

— Voulez-vous savoir mon avis? dit Valentine, cherchant à s'égayer. Zoé épousera quelque prince charmant, quelque héros de conte de fées, plus riche que le banquier de Malvina, plus noble que les ducs d'Herminie et d'Euphémie, plus beau et plus séduisant que mon comte, qu'elle aimera à l'adoration et qui la fera enrager.

— J'en prends note.

— Écrivons la date de la prophétie.

Pauvre Valentine! elle ne prévoyait pas combien cette prophétie lui coûterait de larmes!

Elle rentra dans sa chambre aussitôt que cela lui fut possible, et son premier soin fut d'écrire à mademoiselle de Kersaint, d'abord pour répondre à sa lettre, ensuite pour lui raconter ce qui se passait depuis la veille. Pendant qu'elle écrivait, on frappa à sa porte, c'était Gaétan, assez soucieux et assez triste.

— Eh! bien, Valentine, dit-il, je ne

vous avais pas trompée, convenez-en?

— Non, monsieur, mon oncle m'a en effet parlé de mariage.

— Et ce mariage vous plaît-il?

— Assez pour l'accepter peut-être, pas assez pour le refuser, comme celui d'hier. Du reste, je n'en sais rien encore.

— Eh! bien, moi, Valentine, il ne me plaît pas. Il y a dans cet homme quelque chose de faux et de contraint qui me repousse.

— Cependant, monsieur, on ne peut douter de la tendresse de mon

oncle, et mon oncle l'a choisi pour moi, je dois m'en rapporter à lui.

— Mon instinct m'égare rarement, voyez-vous, et il me repousse de M. de Bellande. Vous ressemblez tellement à votre tante, vous me la rappelez tant lorsqu'elle avait votre âge, qu'il me parle pour vous comme pour elle.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur.

— Et mon pauvre Roland ! Il faudra que nous partions, il ne pourra assister à cela.

— Mais nous allons tous bientôt

quitter Bonneuil, à ce que l'on assure.

— N'importe ! je partirai avant, moi-même j'ai assez vécu dans ce monde égoïste, j'ai besoin de retourner à ma solitude, de revoir l'amie de ma jeunesse, je ne suis pas fait pour toutes ces pompes, et sans mon neveu je les aurais quittées depuis longtemps. Je ne sais quel pressentiment de malheur plane pour moi au-dessus de cette maison ; il me semble qu'un drame terrible va commencer ici, il me semble que ces jeunes femmes si belles, si insouciantes, ces jeunes gens brillants et fiers il me semble que tous vont dispa-

raître, comme dans les opéra, que je les verrai s'abîmer sous mes yeux.

— Chimères républicaines, cher monsieur Gaétan, l'aristocratie vous déplait.

— L'aristocratie nobiliaire me choque, je l'avoue, elle choque mes idées plus que mes penchants, je me laisse prendre souvent à ces grands noms, écrits dans l'histoire avec le sang de ceux qui les ont portés. Mais l'aristocratie financière me blesse de toutes les façons, celle-là je ne puis ni la comprendre, ni la supporter, d'abord parce qu'elle est bête, ensuite parce qu'elle est insolente et injuste.

— Oh! et mes oncles? reprit-elle en riant et en le menaçant du doigt.

— Oh! vos oncles! pardon, c'est vrai. M. Mainbourg est un homme d'un mérite réel, et d'un grand esprit, M. Hervey est un financier éminent, M. Michaud un... madame Michaud. Eh! bien, la suprématie de votre père m'a semblé toute naturelle à reconnaître, et j'ai peine à accepter la leur, bien plus positive néanmoins en ce siècle d'argent. C'est peut-être pour cela même. Pour Raimbaud j'étais Gaétan, un camarade, un ami, un militaire comme lui, pour messieurs vos oncles je suis M. Bresselles, petit capitaliste,

petit propriétaire, petit rentier, bien peu de chose enfin! M. de Kersaint ne m'imposait rien, je lui accordais tout, j'écoutais respectueusement sa généalogie et les rois Celtes; ces messieurs m'imposent tout et je ne leur accorde rien, je ne puis entendre sans humeur le compte de leurs millions et de leurs terres, il me semble qu'ils me les ont volés.

— Ah! si ma tante était là!

— Votre tante a maintenant beaucoup d'estime pour les gens riches, ma chère petite, tout en méprisant souverainement la richesse. On change, voyez-vous! les aspérités s'usent au

frottement du monde. Vous apprendrez cela.

— J'ai bien des choses à apprendre!

— Vous en apprendrez trop, vous détournerez la tête pour n'en pas voir davantage. La triste science que celle de la vie!

— Vous êtes décourageant, monsieur.

— Je suis vrai. Je vous dis encore de prendre garde à ce que vous allez faire. Sondez bien votre cœur, étudiez vos forces, n'allez pas au-delà. N'acceptez pas une chaîne qui vous pèse-

rait, je vous en conjure, vous ne savez pas ce que c'est ?

— Je vous remercie, monsieur, vous êtes bon de vous intéresser à moi.

— Vous me trouverez toujours, je vous en réponds, quoi qu'il arrive.

Quel dommage que vous ne vouliez pas me donner le droit de veiller sur vous, vous seriez heureuse !

— Eh ! monsieur, qui peut répondre de l'avenir !

Restée seule, Valentine reprit sa correspondance, puis elle songea à sa toilette pour le dîner. La moins coquette

des femmes a toujours envie de plaire, même sans savoir si elle acceptera çet hommage. Nous voulons être regrettées, nous voulons qu'on nous apprécie, et c'est, en vérité, la moindre des choses! Valentine se fit charmante, son embarras, sa préoccupation lui seyaient à merveilles. Son prétendu s'approcha dès qu'elle fut descendue, et ses regards lui dirent avant ses paroles tout le plaisir qu'il éprouvait à la revoir.

Le motif de l'arrivée de M. de Bellande n'était un mystère pour personne. Le comte de Mainbourg avait hautement annoncé en venant tenir les

États de Bonneuil que ses deux filles et ses nièces n'en sortiraient que richement mariées. Il ouvrait une cour plénière, où les prétendants pouvaient se présenter, on les accueillait tous, sauf à choisir à son aise. Déjà deux brillants mariages avaient eu lieu, celui de Malvina ne pouvait tarder à suivre, restaient Valentine et Zoé. Valentine, ravissante créature, Zoé le type de l'insignifiance et de la nullité : Valentine pauvre, Zoé riche, l'équilibre faisait plus que se rétablir. Cependant les attentions du comte ne laissaient de doutes à personne. La manière dont les grands parents les approuvaient les rendaient plus significatives. Edmond était fort

adroit, fort séduisant, il avait une immense habitude des femmes, il sut fasciner en quelques jours l'esprit et l'imagination de sa fiancée, elle se laissa aller à ce charme des paroles d'amour si douces surtout lorsqu'elles sont nouvelles pour le cœur, ou lorsqu'on sent qu'on n'en a plus beaucoup à entendre. Les femmes les plus faciles à prendre sont les très-jeunes et celles qui ne le sont plus. Les très-jeunes sont avides d'espérances, les plus vieilles sont avides de souvenirs.

Trois semaines après l'arrivée du comte, on en était à discuter la couleur des cachemires et le nombre des

bijoux. Valentine se sentait heureuse, son amour-propre s'exaltait, sa tête se montait, mais son cœur se taisait encore. Même elle fut obligée de comprimer un soupir, lorsque Réné de Massac s'approcha d'elle un soir qu'elle était seule à côté du piano.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, je n'ai pas eu l'adresse de me faire comprendre, vous avez fait un autre choix, vous n'attendez pas de moi, j'espère, que j'assiste au bonheur de mon rival. Veuillez recevoir ici mes adieux, je vais tâcher de vous oublier, je n'espère pas y parvenir, je ne suis même pas sûr de le désirer.

Il lui fit un grand salut et la quitta avant qu'elle pût lui répondre.

— Me serais-je trompée ? se dit-elle. Mon oncle se serait-il trompé aussi ?

Toute la soirée elle fut rêveuse, et les soins de M. de Bellande ne parvinrent pas à la distraire.

Roland et son oncle avaient quitté le château depuis quelques jours, le champ de bataille restait au vainqueur. Il rayonnait de gloire et de joie. M. de Mainbourg triomphait : l'union de Malvina avec le baron de Miller comblait tous ses vœux, surtout par la contrariété évidente qu'elle causait à

M. Hervey. Quelque riche qu'il fût, il n'approchait pas des Miller, qui comptaient presque par cent millions. Il se trouvait humilié dans son orgueil de finance et il saisit le premier prétexte pour retourner à Paris, malgré les observations de sa femme, pourtant il promit de revenir pour la bénédiction nuptiale, qui, ainsi que Malvina l'avait dit en riant, devait se donner en même temps aux deux cousines. Il rêvait pour son fils quelque mariage fabuleux, qui écraserait tous les autres, par son poids et sa magnificence. Madame de Michaud ne lui épargnait point les railleries à ce sujet.

— Mon frère nous le cache, disait-

elle, mais il négocie avec l'empereur de la Chine, ou avec le roi de Lahore. Il prépare à Émile quelque femme aussi jaune que l'or de sa dot. Elle nous arrivera en palanquin, ou sur le dos d'un éléphant, avec cinq ou six cents chameaux chargés des présents du beau-père. Si jamais ses affaires se dérangent, Émile pourra montrer tout cela par curiosité, il ferait un très-bon cornac.

A quoi Émile, qui n'est pas meilleur qu'elle, répondait sérieusement:

— Si ma tante y consent, j'ai encore le temps avant mon mariage de faire avec elle un tour de foire. Je me

charge de la donner pour la plus méchante femelle de singe qu'on ait vue au jardin des plantes et je ne crains pas d'être démenti par personne.

Touchante union !

Les cadeaux que l'on offrit à Valentine se ressentirent encore de son infériorité d'argent. On savait que M. de Bellande, bien qu'il possédât une assez jolie fortune, était loin de la richesse, surtout pour la position qu'il devait occuper dans le monde et dans sa famille. On songea donc plus à l'utilité qu'au luxe. La maison du jeune ménage se trouva montée par les présents qu'on lui fit. Cependant M. de

Mainbourg voulut que sa nièce ne fût pas au bal trop inférieure à ses parentes. Il lui donna une délicieuse parure de diamants, montée avec une finesse et une élégance plus désirables que la richesse. Cette subite affection du comte pour sa nièce étonna un peu ceux qui le connaissaient. Il n'était généreux d'ordinaire qu'envers ses passions, mais, comme il avait celle du faste à un très-haut degré, il semblait naturel qu'il la satisfît. Madame Michaud seule alla plus loin.

— Tu verras la suite de tout ceci, disait-elle à Euphémie, à la quelle elle ne cachait rien, je serais bien trompée si

Mainbourg n'avait pas d'arrière-pensée. Il n'a pas l'habitude de placer son argent à fonds perdu. Il est fin comme l'ambre, et ce comte de Bellande, tout malin qu'il soit, n'est, je gage, en ses mains qu'un instrument d'avenir.

Par un arrangement étrange des événements, les différents partis proposés pour Zoé ne se trouvèrent pas convenables ; seule elle resta fille, quoique la plus riche peut-être. Dieu avait sur elle d'autre desseins !

Mademoiselle de Kersaint en envoyant son consentement au mariage de sa nièce, lui envoya également quelques bijoux, qui provenaient de sa mè-

re, et dont on avait fait deux parts égales entre elle et sa sœur. L'influence de Gaétan se sentait dans cette lettre ; elle reconnaissait les charmantes qualités de sa nièce, elle rendait justice à son excellent cœur, mais elle laissait encore percer ses craintes, ses apréhensions sur le bonheur de la jeune fille, dont l'imagination se réglait si difficilement. Elle ajoutait quelques mots gracieux pour Edmond et promettait son patronage et son appui, si le comte et la comtesse en avaient besoin.

Enfin le grand jour arriva ! Le jour où ces deux jeunes créatures allaient

changer d'état et de position. Toutes les deux étaient mises de même ; madame Mainbourg le désira, cela faisait mieux pour le coup d'œil. Valentine y gagna une écharpe et une robe d'Angleterre, qu'elle n'eût certainement point eue sans cela. Elles étaient également jolies, bien que d'une beauté différente. Malvina, brune aux yeux bleus, Valentine blonde aux yeux noirs : l'une plus belle, l'autre plus charmante ; l'une plus hardie, l'autre plus émue. Les maris offraient tout autant de dissemblance : M. de Bellande avait la distinction et l'affabilité d'un gentilhomme de bonne race ; M. de Miller montrait la hauteur et la suffisance d'un

parvenu ; lorsqu'il daignait sourire c'était du bout des lèvres, et il semblait déroger à sa grandeur. En sortant de l'église quand il fit monter sa femme dans sa voiture, attelée de quatre chevaux gris, d'un prix fabuleux, quand il la vit assise sur ces coussins de satin blanc, ayant sous ses pieds un tapis d'hermine, enveloppée dans un châle des Indes blanc, qui n'avait pas son pareil, lorsqu'il respira le parfum de cette richesse émanant de lui, et retournant à lui, il prit avec émotion les mains de la jeune femme, en lui disant :

— Maintenant, Malvina, vous êtes bien à moi !

C'était pour lui un trésor de plus, une possession, voilà tout.

La voiture de Valentine était bien moins brillante, quoique d'un choix très-distingué. On ne savait à qui en adresser des remerciements. Elle arriva la veille du mariage, avec un attelage bai et un cocher anglais, tout cela venait de chez un sellier, de chez des marchands auxquels on avait donné des ordres, qu'on avait payés au nom de madame la comtesse de Bellande. Ils n'en savaient pas davantage. Valentine eut une idée, qu'elle ne communiqua point, elle pensa à Gaétan, à son intérêt pour elle, à sa dépense si

modeste pour sa fortune, à sa délicatesse extrême, à sa bonté. Peut-être ne se trompait-elle pas !

— Cependant, disait-elle, en souriant, nos armes sont admirablement peintes sur les portières !

Peu de jours après les mariages célébrés, la société de Bonneuil se dispersa. Les jeunes duchesses partirent ensemble pour leurs terres. Il restait encore un mois avant la belle saison de Paris. Malvina se rendit à Londres, où son mari faisait sa principale habitation, Valentine seule resta près de Monsieur et madame de Mainbourg, sur la prière instante qu'ils lui en firent.

— Ma pauvre enfant, tu n'as pas de terre, toi, mais tu as Bonneuil. Tu es sûre d'y apporter toujours la joie et la gaîté. Ta tante te promènera, moi je t'écouterai chanter, j'aime tant ta voix ! et puis nous ferons venir des artistes, pour nous, à huis clos, nous en jouirons seuls, nous nous amuserons bien, va !

— Bien, mon oncle, répondit-elle, d'un air contrarié. Edmond va à Paris.

— Je le sais, il y est obligé, c'est pour un placement de fonds.

— Si j'y allais avec lui ?

— Impossible ! où veux-tu loger ? votre appartement n'est pas près.

— Il y a des hôtels garnis.

— C'est inconvenant, à ton âge. Il ne restera absent qu'une semaine au plus, ne peux-tu pas t'en séparer, déjà ? Est-tu jalouse ? Tu ne te rends pas justice alors, un homme que tu aimes ne peut trouver ainsi à te remplacer, en eût-il même le désir.

— Ah ! mon oncle, vous me flattez.

— Non, je te dis ma pensée. Laisse aller Edmond sans crainte, va, il te reviendra plus amoureux. Mais avoue

que j'ai bien choisi ce qui te convenait. Tu es la mieux partagée, de toutes façons, à l'argent près. Et de l'argent ! tu en auras autant qu'elles, si tu veux.

— Je serais charmée de savoir comment m'y prendre.

— Je te conterai cela quelque jour, tu ne comprendrais pas encore.

— Mon oncle, si j'allais à Paris !

— Encore ! tu es folle !

— J'irais chez ma tante Jeanne, je ne l'ai pas vue depuis si longtemps !

— Engage-la à venir ici.

—Elle ne viendra pas.

— Prie M. Bresselles de l'amener, sans son neveu par exemple ; ce jeune homme a affiché sur toi des prétentions qui pourraient blesser ton mari ; suppose que tu ne le recevras pas chez toi ?

— Si son oncle me le présente ?

— Tu lui en feras comprendre l'impossibilité. En général, ne reçois pas le matin, ne reçois pas d'hommes surtout. Prends garde à ta réputation au commencement de ton mariage ; de là dépend le reste de ta vie. Établis bien que tu es honnête femme, bégueule,

prude même, si tu peux, ensuite tu seras libre. Un des avantages d'une bonne réputation, c'est qu'on a le droit de faire longtemps des sottises avant d'en être accusée.

— Il me semble que c'est là une drôle de morale, mon oncle.

— Je ne la prêcherais pas à tout le monde, mon enfant, mais ton esprit te met à l'abri des inconvénients. Ce que je te dis, ce que je veux t'apprendre, c'est la science du monde. Quand tu la sauras bien, tu domineras tout. Tu peux, si tu le veux, te créer la vie la plus douce, la plus agréable, tu peux, sans prêter à la médisance, te

donner tous les plaisirs de ton âge. Il ne te faut qu'un guide, qu'un ami, tu n'en auras jamais de meilleur que moi. Ta tante t'aime tendrement. elle est excellente, mais, tu le sais, elle ne va jamais au fond des choses, c'est un vieux papillon, aux ailes rouillées, il ne vole plus, il voltige, il est pourtant encore incapable de se fixer. Ce que je t'apprendrai restera entre nous, mes filles seraient jalouses, mais, en vérité, je t'aime plus qu'elles, je crois.

Le lendemain M. de Bellande partit pour Paris.

LES DIFFÉRENTES LUNES DE MIEL.

X.

Pendant ce tems les deux jeunes duchesses arrivaient à leurs splendides

châteaux. Parties ensemble de Bonneuil elles s'arrêtèrent quelques jours à Paris ; Euphémie donna l'hospitalité chez elle à sa cousine, en attendant que l'hôtel désigné pour la recevoir fut préparé. Monsieur de Spoletto en possédait un magnifique rue de Varennes; on le remeublait complétement, et la fameuse tapisserie des Indes fut tendue dans la chambre de madame la duchesse, au grand ébahissement des tapissiers, qui n'avaient jamais rien vu de pareil.

— Ah ! disait monsieur de Senneçay à sa femme, si nous avions quelque chose de ce genre pour Senneçay !

— Je ne descends pas des Clisson, mon cher ami, les charrues de mon grand'père et le rouet de ma grand'-mère figureraient gauchement sous votre couronne ducale.

— Ma chère amie, il est inutile de parler de ces choses-là, répliqua le duc avec humeur.

— Qu'importe ! puisque la charrue et le rouet sont en or, mon cher duc, est-ce que vous n'êtes pas assez bon gentilhomme pour vous permettre de vous *encanailler* ? Je vous préviens d'une chose, c'est que je ne veux pas être ridicule, c'est qu'à l'exemple de ma tante Hervey je ne cacherai mon origine à

personne. J'ai toujours signé Herminie Mainbourg, sans la particule. Mon père a beau être comte et pair de France, le sien n'en était pas moins un petit marchand devenu riche par d'assez mauvaises affaires. Pourquoi nier ce que tout le monde sait? On se fait moquer de soi et voilà tout, je suis maintenant duchesse de Senneçay, je soutiendrai mon rang, soyez tranquille, mais je n'oublierai pas ce que j'étais autrefois, c'est le meilleur moyen pour que les autres s'en souviennent moins.

Herminie étiat une femme de bon sens; élevée par madame Mainbourg la mère, bonne bourgeoise, imbue

des excellents principes de la bourgeoisie de l'autre siècle, elle comprenait la stupidité des prétentions non justifiées, si faciles à renverser et à retourner contre ceux qui les affichent.

Elle avait mille fois plus d'esprit que son mari et devait nécessairement le dominer par toutes ces raisons, ce fut ce qui arriva. D'ailleurs monsieur de Senneçay, d'un caractère doux et d'une humeur égale, lui savait un gré infini de l'avoir accepté pauvre. Il goûtait un plaisir d'enfant à s'occuper de ses livrées, de sa maison, à se trouver enfin entouré du luxe convenable à son rang, dont les récits avaient embelli son en-

fance et que sa pauvre mère regretta jusqu'à sa mort.

Chaque soir en rentrant de ses courses d'emplettes, il embrassait tendrement sa femme.

— Ma chère amie, ma belle duchesse, j'ai passé une douce journée aujourd'hui. C'est encore à vous que je la dois. Je vous dois tout le bonheur de ma vie.

— Et vous me le devrez toujours, mon bon Donatien, du moins je ferai ce qui dépendra de moi pour cela. Quand partons-nous ?

— Samedi. Nous resterons quinze

jours seulement à Senneçay, le temps de vous le faire apercevoir. Ma tante m'a bien recommandé d'être ici au commencement de décembre. Il n'y a pas trop d'un mois pour préparer votre présentation, il faut que vous soyez reçue aux Tuileries avant le 1er janvier.

Votre manteau est commandé, ainsi que mon habit de cour, mais vous avez à prendre des leçons pour les révérences, ce n'est pas une petite affaire, disent ces dames, que de marcher et saluer à reculons, avec une robe à queue et de ne pas s'entortiller les pieds !

— Cela ne doit pas être facile, mais

puisque les autres l'ont appris, j'apprendrai.

— Et vous serez magnifique.

— Euphémie aura aussi un apprentissage à faire, et Valentine

— Croyez-vous que madame de Bellande aille au château ?

— Pourquoi non ? Son mari est de fort bonne maison, il appartient à ce qu'il y a de mieux.

— Oui, mais c'est cher !

— Elle ira moins souvent et puis nous l'aiderons. Elle est si gentille, cette petite Valentine !

— Quant à Malvina, elle devra se contenter du Palais-Royal. On la recevra chez monsieur le duc d'Orléans, mais aux Tuileries, je ne sais.

— Ma mère y va bien.

— Votre père est pair de France, ma chère.

— Eh! bien, Malvina se fera présenter comme étrangère par l'ambassadrice d'Angleterre et elle arrivera tout droit aux bals de madame la duchesse de Berry; elle n'a pas besoin du reste. Les cercles, cela doit être ennuyeux comme les mouches.

— Ma mère disait que non.

— Ah ! oui, ceux d'autrefois peut-être. Je me figure qu'à Versailles tout devait être amusant.

— Cet heureux tems n'est plus ! répondit le jeune duc avec un soupir.

Ce ménage annonçait donc un avenir tranquille, un accord parfait de goûts et d'idées. Ils s'occupaient beaucoup des obligations et des jouissances de leur rang, nouvelles pour tous les deux, car monsieur de Senneçay, relégué à la campagne, avec une médiocre fortune, n'en avait pour ainsi dire jamais profité. Du reste, sans être charitables, ils devaient certainement répandre dans leur entourage des bien-

faits et du bonheur. Ils s'aimèrent juste assez pour n'avoir que les fleurs de leur tendresse, et il n'y avait à craindre pour eux ni les catastrophes, ni les scènes pénibles. Pourvu que Donatien pût chasser et représenter, pourvu qu'Herminie pût s'amuser et dominer, le reste les inquiétait peu. Ils s'établirent dès les premiers jours dans l'existence qu'ils devaient continuer. On les eût crus mariés depuis des années à les voir si calmes, si uniformes. C'est certainement la meilleure méthode de toutes. On évite ainsi les déceptions et les désenchantements. Le lendemain d'une passion éteinte est si terrible, quand il faut rester en face l'un de

l'autre ! quand on est lié pour la vie, qu'on s'est aimé et qu'on ne s'aime plus !

De l'autre côté du bâtiment un autre ménage présentait un autre spectacle. Le duc et la duchesse de Spoletto causaient également, presque de la même chose, mais d'une façon bien différente. Le caractère d'Euphémie ne ressemblait pas plus à celui de sa cousine que ceux de leurs deux maris ne se ressemblaient. Mademoiselle de Kersaint était aussi loin de la droiture de mademoiselle Mainbourg, que monsieur de Spoletto de la bonhommie de monsieur de Senneçay. Euphémie, ai-

dée des conseils de sa tante, devina sur-le-champ l'esprit méticuleux et altier de monsieur de Spoletto ; elle comprit que pour le dominer il fallait avoir l'air de lui obéir servilement, de l'admirer en toutes choses, qu'il fallait feindre un attachement passionné, une reconnaissance sans bornes, elle y fut bientôt décidée. Son plan de conduite fut tracé et elle n'en dévia pas d'un cheveu. Profondément ambitieuse et dissimulée, elle *jugea son homme*, pour me servir d'une expression énergique et vulgaire, elle se sentit supérieure à lui, et jura qu'il serait son esclave, en ayant l'air d'être son maître, qu'il arriverait à la puissance, qu'il en aurait les

charges et les ennuis, pendant qu'elle en garderait le pouvoir et les bénéfices.

Certes Euphémie, soutenue et conseillée par une femme aussi forte que madame de Michaud, aidée d'un levier semblable à un titre de duc appuyé sur une grande fortune, Euphémie pouvait sans présomption compter sur la réussite. Esprit ferme et patient, elle embrassait les petites comme les grandes choses. Elle ne négligeait aucuns détails. Dès le lendemain de son mariage elle savait les manies intérieures du duc et s'y soumettait aveuglément. Il trouvait à leur place tout prêts, tous

disposés les objets dont il avait l'habitude, une surveillance, une attention continuelle l'entouraient sans se faire voir, on eût dit une fée, occupée sans cesse de lui, lisant dans sa pensée, et ne lui laissant pas le temps de former un désir. Ce bien-être inusité l'entoura de ses milles réseaux, il s'infiltra, pour ainsi dire en lui, et lui devint nécessaire. Dès qu'il sortait de chez lui, il aspirait à y rentrer, à revoir sa femme, que, comme Lucrèce, il trouvait occupée de l'intérieur. Elle semblait se croire indigne d'un autre soin; tout ce qui regardait le monde, la cour, les affaires était en apparence laissé à l'omnipotence du mari. Ce cal-

cul de toutes les minutes, loin de déplaire à la duchesse, l'intéressait comme une partie d'échecs difficile à gagner. Elle se surveillait elle-même continuellement et ne se fût pas passé la moindre faute.

Ce jour-là, elle était assise dans sa chambre à coucher, encore démeublée, comptant combien il faudrait de pieds au tapis qu'on devait y mettre. L'étoffe n'était pas choisie, mais elle avait décidé en elle-même, qu'il lui fallait une moquette haute-laine, faite exprès à la Savonnerie, avec des dessins assortis à la tenture, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus cher et de plus élégant.

— Mon ami, lui dit-elle, dès qu'elle l'aperçut, vos prévisions étaient excellentes et vos mesures parfaitement justes.

— J'en étais sûr !

— Avec quarante-cinq aunes d'Aubusson ou de moquette nous aurons ce qu'il nous faudra.

— En avez-vous déjà choisi ?

— Oh ! non, pas sans vous.

— Est-ce que j'ai parlé d'Aubusson? Je trouve cela bien ordinaire.

— Je crois que vous aviez dit de la moquette.

— De la moquette simple ?

— Vous n'avez donné aucune explication.

— Votre tenture est admirable, unique, cette chambre sera la plus belle de tout Paris, il faut la faire tout-à-fait complète.

— Vous croyez, mais ce sera bien cher !

— Qu'importe ! Rien de trop cher, de trop beau pour vous, chère Euphémie.

— Ah ! mon ami, que vous êtes bon ! trop bon mille fois. Je ne veux pas vous laisser faire une dépense aussi folle, dit-elle, en s'appuyant sur son

épaule, et en jouant avec les rosettes de ses décorations.

— Cela doit être, ma chère. Ainsi j'ai ordonné à Le Sage de me trouver des meubles de Boule, de vrai Boule, je les payerai ce qu'il faudra. Votre idée de faire faire du chêne ne me plaît pas. Cette pièce sera du style Louis XIV pur, et il ne faut pas regarger au prix, dans notre position. Vous êtes trop économe, ma chère, habituez-vous à votre situation d'aujourd'hui, oubliez le passé. Ainsi vous me prêchez, pour le tapis, l'Aubusson et la moquette rase, eh! bien, cela n'a pas le sens commun. Il faut ici de la

haute-laine, comme il y en avait dans la chambre d'honneur des Bourbières. Ah ! si feue madame de Spoletto avait eu votre goût, votre esprit d'ordre, nous avions là un vrai morceau du temps !

— Mais aujourd'hui il sera bien difficile de rassortir le dessin, les couleurs. N'y faut-il pas mieux renoncer ?

— On le fera faire exprès donc ! J'écrirai dès ce soir à la manufacture, pour le commander et je le veux de suite, dussé-je le payer double, il faut que vous en jouissiez cet hiver.

Le seul moyen d'obtenir quelque chose de cet homme, assez avare, était

de ne rien lui demander. L'affaire du tapis réglée, il en restait une autre, plus importante encore. Euphémie désirait voir son mari rentrer dans le gouvernement. Il se félicitait au contraire de son oisiveté, chérissait ses loisirs, la chose devenait bien difficile. Plusieurs fois déjà elle avait essayé sans succès de lui faire vouloir une place. Il fallait donc qu'on la voulût pour lui, c'est ce qu'elle parvint à obtenir.

— A propos! dit-elle tout-à-coup, j'oubliais, il est venu plusieurs personnes. Le ministre des relations extérieures vous a attendu, il désirait, je crois,

vous consulter, sans en avoir l'air.

Le duc sourit d'un air supérieur.

— Il a peur de vous.

— Comment !

— Il a cherché à savoir de moi vos projets, vos arrangements.

— Et je suis tranquille ! vous pouviez les lui dire, car je n'en ai pas.

— Sans doute, aussi s'est-il rassuré promptement.

— Ah ! il est rassuré !

— Complétement. « M. de Spoletto a raison, a-t-il ajouté. Que ferait-il au

pouvoir maintenant ? nous ne sommes plus au temps de l'Empire, il faut d'autres raisons que celles du sabre pour gouverner. Le roi est entêté, difficile à conduire, personne ne peut le dominer, c'est un métier de chien que le nôtre. »

— Pauvre homme ! s'effrayer de si peu ! Et qu'aurait-il donc dit en face de Napoléon !

— Ah ! c'était bien une autre histoire !

— Ils me font rire de pitié, le roi difficile à conduire ! lui si doux, si conciliant, si chevaleresque ! avec

quelques paroles honnêtes on ferait de Charles X tout ce qu'on voudrait. J'ai envie de leur donner une leçon, à ces myrmidons d'aujourd'hui, osant parler ainsi de notre diplomatie. Ah ! vraiment ! nous n'avions que la raison du sabre ! qu'est-ce qui les occupe maintenant ? La question d'Orient ? Mon Dieu ! c'est une bagatelle et je suis certain qu'en deux mois je l'aurais coulée.

— Vous, sortir de votre retraite si chérie, retomber dans ces ennuis politiques !

— Encore une fois, Euphémie, soyez donc plus duchesse de Spoletto

que ma femme. Vous craignez pour moi les ennuis, mais songez à la gloire, songez à la renommée : nous nous verrons moins, j'en conviens, mais nous nous retrouverons avec plus de plaisir. Vos inclinations, vos goûts simples vous éloignent de ce tourbillon, vous resterez à l'écart, vous ne vous occuperez de rien, que de votre maison, de votre toilette. Laissez-moi rentrer dans la lice, puisque mon pays a encore besoin de moi, puisqu'on me défie pour ainsi dire, puisque la médiocrité argue de mon silence pour condamner l'époque à laquelle j'appartiens.

— Mais au moins ce ne sera qu'après notre retour des Bourbières?

— Oh! certainement! nous irons aux Bourbières, cela est nécessaire, vous prendrez possession de votre château, on vous y connaîtra. Et qui saît ce sera peut-être en qualité de femme d'un secrétaire d'État que Sa Majesté et les princesses vous recevront à notre retour!

. . .

— Je n'ai ni la prétention, ni le désir d'influencer en rien vos résolutions, mon ami, cependant c'est avec peine que je vous vois songer à reprendre du service. Certes vos envieux et vos ennemis vont être confondus, vous allez acquérir une réputation nouvelle, fondée sur de nouveaux succès, j'en

dois être glorieuse, mais j'en suis inquiète, nous étions si bien dans notre intérieur, vivant uniquement l'un pour l'autre ! Je me faisais une si douce habitude de cette conversation pleine de charmes, où l'occupation de s'instruire devient un plaisir ! Il m'y faudra renoncer presque entièrement, je vous verrai bien peu, vous le voulez, il faut m'y soumettre !

— Excellente femme ! murmura le duc attendri. Ah ! le ciel vous a créée pour me dédommager des chagrins de ma carrière. Je dois le remercier, le remercier sans cesse.

Le comble de l'habileté d'Euphémie, c'est qu'elle fit abnégation d'amour-propre, c'est qu'elle consentit à abdiquer aux yeux des autres comme à ceux de son mari, la puissance de son intelligence. Excepté madame Michaud, tout le monde crut à la souveraineté absolue de M. de Spoletto. Ceux qui avaient connu mademoiselle de Kersaint ne comprenaient pas cette modestie. Tout au plus, les plus clairvoyants cherchaient-ils un motif à cette conduite, mais aucun n'en supposa les ressorts. Dans ce monde il suffit *d'avoir l'air* pour qu'on ne vous en demande pas davantage. On croit sur parole le bien et le mal ; on regarde

l'écriteau sans ouvrir le sac. Partout, on chanta les louanges de la nouvelle mariée; partout on vanta son excellente tenue, ses parfaites manières. Jeanne la reçut comme l'enfant de son cœur. Elle fit l'accueil le plus gracieux au duc, qui l'appela *ma tante*. Elle consentit même, faveur insigne et unique, à accepter à dîner une fois chez madame de Spoletto. Celle-ci ne manqua pas d'inviter Gaétan: elle chercha à captiver ses bonnes grâces, elle lisait assez clair dans l'âme de la Bretonne pour être sûre que cet ancien sentiment la dominait encore, malgré la dévotion et les dévots. Jeanne eut même assez de confiance en elle

pour lui confier ses inquiétudes.

— Je suis fort tourmentée pour M. Bresselles; il se mêle, j'en suis persuadée, dans les sociétés secrètes, les carbonari. Il lui arrivera quelque malheur, ou à la France peut-être! Il me cache ses démarches, il est sans cesse avec son neveu, auquel il a inculqué ses dangereux principes. Ah! ma chère Euphémie, mes chagrins ne sont pas finis!

— Vous vous trompez, ma tante.

— Je ne me trompe pas, mon enfant. Un sentiment semblable à celui qui me lie depuis si longtemps à Gaé-

tan a des instincts positifs. Vous saurez cela plus tard, quand le temps aura consacré votre tendresse. Et encore, le saurez-vous jamais ! Malgré vos bonnes intentions, votre vertu, aimerez-vous le duc comme j'ai aimé le fiancé de mon âme ? Il y a trop de différence d'âge entre vous, cela ne se peut pas.

— J'aime tendrement mon mari, ma tante.

— Tendrement, oui ; passionnément, non.

Euphémie eût pu lui répondre qu'une passion si docile à ses idées po-

litiques, était plus voisine de la tendresse que de la passion. Si elle le pensa, elle se garda de le lui dire.

Malvina, partie pour l'Angleterre avec son mari, se trouvait sous le prisme de cette richesse fabuleuse, à laquelle même son éducation ne l'avait point accoutumée. Rien n'en peut donner la mesure. Par une singulière étrangeté, M. de Miller était avare; mais son orgueil surpasssait son avarice. Un combat perpétuel se livrait en lui entre ces deux qualités; il ne se terminait que lorsque le troisième champion, l'égoïsme, faisait pencher la balance. Ainsi l'avarice baissait pavillon

à Londres, où l'orgueil voulait écraser cette aristocratie millionnaire et lui montrer qu'il était encore plus millionnaire qu'elle. Mais l'avarice reprenait le dessus, dans les voyages par exemple, où il tâchait de ne pas se faire connaître, et où il se délectait dans des auberges communes. Il donna à sa femme une corbeille princière, et il lui refusa l'argent nécessaire à ses charités cachées. Il envoya fastueusement aux églises des aumônes considérables, et laissa mourir de faim des parents ignorés. Son père vivait dans une petite ville d'Allemagne, avec une pension plus que modeste, et il devait la lui retirer à la première plainte. Sa fortune

lui venait d'un oncle parti pour les Indes dans l'autre siècle, fondateur d'une banque à Calcutta, ayant quelque peu trempé dans les affaires de Tippoo-Saeb, et en ayant recueilli d'excellentes bribes. Il demanda ce neveu, car il n'avait pas d'enfants; il lui inculqua ses projets, ses idées, ses vices même et en fit un sublime calculateur. Des relations d'affaires avec M. Hervey l'amenèrent à connaître Malvina, son amour-propre se trouva flatté d'épouser la fille d'un pair de France, les mariages avec les ducs lui tournèrent la tête, il insista. Dire : *mon frère*, au duc Senneçay, un des plus grands seigneurs de l'Europe, ins-

crit dans l'almanach de Gotha, cela valait des sacs d'écus et Malvina en avait beaucoup avec.

Dès son arrivée à Londres il conduisit la baronne dans les cercles les plus à la mode, où sa beauté et son élégance attirèrent tous les regards. Malvina aimait son mari juste comme toute jeune fille bien élevée aime le sien. Elle se sentait heureuse de sa fortune, elle se jeta tête baissée dans les plaisirs et les prit pour du bonheur. Coquette et légère, elle fut charmée de plaire à tous, elle ne songea qu'à plaire encore. Elle s'inquiéta peu dans ces commencements du caractère de

son mari. Amoureux d'elle autant que sa nature le comportait, ses défauts se cachèrent derrière cet amour, elle ne les y chercha point. Sa franchise excluait la défiance. Libre, joyeuse, entourée de tout ce qui peut embellir l'existence, elle n'en demandait pas plus à Dieu.

Elle visita les châteaux, les parcs du baron, elle chassa le renard à la tête des sportmen les plus intrépides, elle faillit dix fois se casser le cou, et imagina même une course au clocher, où elle arriva première. On ne parlait que d'elle dans la société anglaise, elle devint la lionne du moment, il

n'en fallait pas plus à son cœur inoccupé.

La joie de donner le ton, la mode, à cette société chez laquelle la mode est la déesse autocratique, était une gloire suffisante à son ambition. Par son contrat de mariage, monsieur de Miller lui abandonnait le revenu de sa dot pour sa toilette. Elle prit sans compter, et dépensa de même. Ses lettres à Valentine étaient pleines de descriptions de fêtes fabuleuses, de courses sans fin. Elle ne nommait son mari que pour mémoire et comme un autre. Ses éminentes qualités sommeillaient devant cet enivrement facile à comprendre. Sa tête conduisait tout.

Valentine, la dernière de nos jeunes femmes, resta d'abord seule avec ses parents, à Bonneuil. De toutes, elle était celle qui aimait le plus son mari. Son cœur accessible à toutes les impressions, reçut celle de cet amour, si bien partagé, croyait-t-elle, et la porta aussi loin que son imagination put la conduire. Elle écrivit chaque jour à Edmond, pendant son absence, et en reçut chaque jour une lettre. Les siennes étaient plus longues à la vérité, mais aussi elle n'avait rien à faire et monsieur de Bellande était accablé d'occupations.

— C'est exemplaire, remarquait

monsieur de Mainbourg, à qui rien n'échappait, voilà des tourtereaux roucoulant à *ravir la pensée,* comme disent les poètes modernes. Tu es triste à mourir, tu portes les lettres du bien-aimé sur ton cœur, tu lui écris des volumes chaque nuit, Dieu veuille que cela dure !

— Ah ! mon oncle, vous êtes injuste !

— Nous connaissons la lune de miel, ma chère. N'y ai-je pas passé comme toi ? On met les morceaux doubles, et l'on accoutume son estomac aux indigestions quotidiennes. C'est un régime de poivre et de piment. Et lors-

qu'ensuite arrive l'eau sucrée, la quelle est invariablement suivie du pain sec, on se trouve fort misérable, on languit, on meurt d'inanition, on tombe en faiblesse. Voilà la marche inévitable des choses prises avec autant de violence, ma chère, il n'y a pas à en douter.

— Vous me faites des comparaisons gastronomiques, mon oncle !

— Des comparaisons justes, Valentine, des fables, si tu veux. La vérité est transparente. Tu attends ton mari ce soir, tu ne tiens pas en place, tu regardes l'avenue comme si tes regards avaient une puissance d'attraction.

Pauvre petite ! cet homme que tu désires si passionnément voir aujourd'hui, il viendra une époque où tu craindras son arrivée, où tu le fuiras, où tu t'éloigneras de lui, où il s'éloignera de toi.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Valentine prête à pleurer.

— Tu as peur de ton avenir et tu travailles à le construire tel que je te le montre ! Tu vas épuiser en quelques mois une coupe destinée à durer toute la vie, et tu ne veux pas comprendre que cette coupe vide te semblera amère. Il faudra bien boire la lie après le nectar. Tu vas encore crier à la com-

paraison gastronomique, mais que diable ! je ne puis pas m'expliquer autrement !

— Il ne faut donc pas aimer son mari ?

— Il faut l'aimer avec mesure, avec discernement. Il ne faut pas trop se presser, on a tout l'avenir devant soi. On ménage son capital afin de le faire durer.

— On n'est pas maître de son cœur.

— Ma chère Valentine, je remplis mon devoir d'oncle, de tuteur envers toi, si tu ne veux pas profiter de mes avis, je ne dois pas moins te les donner.

Plus tard tu te les rappelleras et tu me rendras justice. Effeuille les roses de ta couronne, hâte-toi, elles se faneront et tu verras ce qui t'en restera.

Edmond arriva ainsi qu'il l'avait annoncé. Sa femme le revit avec un bonheur sans mélange, malgré les prédictions de M. de Maimbourg, oubliées bien vite dans un baiser. L'oncle ne fut point présent à l'entrevue. Obligé de se rendre à Angers, pour une affaire importante, il avait dû partir avant le retour du jeune mari. A son départ, Valentine le trouva pâle et tremblant.

— Êtes-vous donc malade, mon oncle ?

— Non, dit-il, je suis préoccupé. Mes affaires personnelles m'ennuient.

Après les premiers transports, Edmond remit à sa femme une lettre de Reynald, ainsi conçue :

— « Ma bonne Valentine, j'aurai » vingt et un ans le 2 décembre. Ma » tante Jeanne me charge de te dire » que nous devons nous trouver tous » les trois chez elle ce jour-là, pour en- » tendre la lettre de mon père. Je » compte bien sur toi, c'est un mo-

» ment solennel, et j'ai besoin de ta
» présence, toi, ma sœur chérie et
» bien aimée. J'écris à Euphémie ,
» deux lignes, comme à toi. Je suis
» si occupé que je n'ai pas un mo-
» ment de libre. A bientôt, ma sœur, à
» toujours. »

ARRIVÉE A PARIS.

XI.

La lettre de Reynald impressionna diversement ses sœurs. Valentine son-

gea avec mélancolie à ce passé qu'elle se rappelait à peine, elle revit confusément la scène de la mort de son père, dont le souvenir le plus précis pour elle était le sang répandu autour de lui. Une frayeur s'oublie plus difficilement que le reste. Elle répondit dès le lendemain à Reynald, avec une effusion de cœur entière, qu'il pouvait compter sur elle, et que pour rien au monde elle ne manquerait à ce rendez-vous sacré.

Euphémie fut vivement contrariée, voici en quels termes elle en parla à madame Michaud, la confidente de toutes ses pensées :

— « Ma tante Jeanne est aussi folle

» que par le passé. Elle nous prépare
» une scène de mélodrame le jour de
» naissance de Reynald. Nous sommes
» convoqués et j'éprouve un embarras
» extrême. Elle est fille à prendre la
» chose au tragique, si j'y manque;
» d'un autre côté quelle extravagance
» à avouer à mon mari. Il est po-
» sitif, il est de ce siècle, il est profon-
» dément *bourgeois* d'idées et d'habi-
» tudes. Les serments, les vengeances,
» les poignards de mademoiselle de Ker-
» saint lui paraîtront amèrement stu-
» pides. Que me conseillez-vous? Rey-
» nald est faible comme une femme et
» courageux comme un lion. Avec un
» mot elle lui mettra l'épée à la main et

» l'enverra combattre je ne sais quoi.
» Peut-être pourrais-je l'empêcher. Les
» gens exaltés, à poésie et à mise en scène,
» prennent toujours la vie de travers. Je
» suis sûre que Valentine sera là pleu-
» rante et désolée. Certes je regrette
» beaucoup mon père, que je ne me
» rappelle pas, mais je ne puis me dé-
» cider à exhumer une douleur posthu-
» me et ridicule, devant des spectateurs
» désintéressés. Irai-je? n'irai-je pas?
» me ferai-je malade? J'en ai bien
envie. »

Cette lettre fait connaître la pensée intime d'Euphémie, cette pensée sans cesse poursuivie par elle, et à laquelle

elle eût volontiers sacrifié tous ses souvenirs. Elle voulait tirer de sa position conquise le meilleur parti possible, elle voulait s'établir dans le monde sur un pied considérable et, pour cela, elle fuyait toute démarche, toute société un peu susceptible de critique. La position d'abord et avant tout. Elle n'avait pas besoin des leçons de monsieur de Mainbourg.

Elle commença par accepter l'invitation, sauf à se mettre au lit lorsque le moment arriverait, si elle ne trouvait pas un autre expédient. Madame de Michaud l'engagea à ménager sa tante.

— « Pourtant, lui disait-elle, je con-
» çois ta répugnance, que feras-tu là ?
» Mademoiselle Jeanne, très-respectable
» du reste, a la tête un peu tournée :
» Valentine marche sur ses traces, ex-
» cepté qu'elle ira plus loin dans un
» autre sens : Reynald s'exaltera aussi
» facilement qu'elles : je hais ce colonel
» de Laisne, cet homme a une façon
» de regarder qui me déconcerte, son
» œil est transparent et fixe à démonter
» les plus courageux. Quant à Gaétan
» Bresselles, ta tante est son fétiche, il
» pensera tout ce qu'elle voudra, et s'il
» lui prend envie de renouveler la scène
» d'Hamlet ou de Mérope, il donnera
» la réplique tout du long. Toi, si loin

» de ces extravagantes démonstrations,
» tu n'auras rien à répondre, tu ne
» pourras rien empêcher. Donne-toi
» une fièvre terrible, fais écrire une
» lettre d'excuse par un tiers, qu'on te
» plaigne, qu'on te croie morte aux
» trois quarts, autrement la pleurni-
» cheuse séquelle publiera partout que
» tu méprises la mémoire de ton père.
» Jeanne le criera à son faubourg,
» et l'effet de ton entrée sera man-
» qué. »

Euphémie profita de l'avis, elle se coucha huit jours d'avance, se purgea, parvint à se donner l'air d'une femme mourante, et se fit *défendre* par son

mari de s'exposer à d'aussi cruels souvenirs. Il écrivit lui-même à mademoiselle de Kersaint, assurant que la duchesse souffrait horriblement, qu'il était fort inquiet pour la présentation, qu'il ne savait comment faire, l'autorisation étant demandée et obtenue, et qu'il ne pouvait *permettre* à sa femme de voyager dans l'état où elle se trouvait, malgré la contrariété extrême qu'elle éprouvait de ce refus.

On eût contesté les raisons de Valentine, on accepta celles de madame de Spoletto, corroborées par le duc. Mademoiselle de Kersaint témoigna ses regrets dans les termes de l'intérêt le

plus tendre, elle supplia qu'on la tînt au courant et pressa la duchesse de ne pas aventurer sa santé.

La réunion resta fixée au même jour; la veille, monsieur et madame de Bellande arrivèrent dans leur appartement.

La jeune femme se sentit heureuse en entrant *chez elle* pour la première fois de sa vie. Elle trouva un intérieur charmant, d'une élégance extrême, sans affecter la richesse, d'une commodité parfaite, enfin tout ce qu'elle eût pu désirer, si elle avait choisi elle-même. Elle remercia son mari avec son effusion ordinaire.

— Oh ! répondit-il, je ne suis coupable de rien ici, je n'ai pas même choisi le local.

— Et qui donc ?

— Ton oncle de Mainbourg. Il a tout arrangé, tout préparé, lorsqu'il est venu ici avant notre mariage. La surprise devait t'en être faite et tu vois que nous avons tous gardé le secret.

— Mon bon oncle ! Ah ! comme c'est aimable !

— Il t'aime beaucoup ton oncle, Valentine.

— Beaucoup depuis quelque temps, c'est vrai.

— Sais-tu ce que me disait le duc de Spoletto?

— Quoi?

— Qu'il avait l'air amoureux de toi.

Valentine rougit jusqu'aux yeux.

— Quelle horreur! comment pouvez-vous répéter une chose comme celle-là!

— Si je la croyais je ne la répèterais pas, enfant! J'ai voulu te montrer combien ton cher beau-frère est dis-

posé à croire promptement le mal. Rien de pis que ces vieux libertins, ils jugent toujours par eux-mêmes.

— Mon oncle ! mon bon oncle ! ah! vraiment, Edmond, vous n'auriez pas dû souffrir cela ! il nous a mariés, il m'a comblée de bienfaits, c'est à lui que je dois mon bonheur. Pourvu qu'il n'en entende jamais parler !

— Oh ! sois tranquille, personne n'osera le lui dire.

— Monsieur de Spoletto en est capable.

— Non, ces choses-là ne se répètent pas aux intéressés.

— Il t'en a bien parlé, à toi.

— Il savait que j'en rirais.

— Et si tu n'en avais pas ri ?

— Ah ! je ne suis ni sot, ni jaloux, ma chère. Dis-moi, pour changer de propos, je n'ai pas besoin de t'accompagner demain à Passy ?

— Non, mon frère viendra me prendre, ma tante préfère que tu n'assistes pas à cette réunion.

— Quand me présenteras-tu à elle ?

— Je demanderai son jour.

— Elle est un peu extraordinaire, ta tante.

— Ma tante a le plus noble cœur qui existe.

— Et la plus noble tête fêlée que j'ai vue.

— Edmond !

— Il me semble entendre Norma, ou quelque prêtresse dans les forêts druidiques, faisant la cérémonie du gui de chêne, assaisonnée de sacrifices humains. Ses idées celtiques, armoricaines, je ne sais les quelles, sont si extraordinaires. Ah ! ça tu me raconteras tout.

— Mon ami, je ne sais pourquoi

vous prenez aujourd'hui ma famille entière pour le texte de vos plaisanteries, vous me faites un véritable chagrin.

Edmond vit qu'il blessait sa femme, il essaya par ses caresses d'effacer toute impression pénible. Il y réussit pour le moment, mais dès qu'elle fut seule, ce souvenir lui revint et lui laissa une arrière-pensée douloureuse. Elle sentit une barrière s'élever entre elle et son mari, cette barrière encore imperceptible, pouvait être facilement rompue, quelques mots de cœur eussent brisé ce fil, qui devait prendre des proportions si effrayantes.

Edmond ne le devina pas, le cœur seul prévoit ces choses-là.

Valentine s'habilla en noir, fort simplement, mais avec cette recherche, qui décèle la femme comme il faut. Elle était prête quand Reynald arriva, ils s'embrassèrent très-émus, et plus affectueux l'un pour l'autre qu'à l'ordinaire.

— Combien je regrette Euphémie! dit le jeune homme.

— Et moi aussi je la regrette. Pourvu qu'elle ne devienne pas sérieusement malade !

Un sourire imperceptible caressa

la moustache de monsieur de Bellande.

— Partons, Valentine. Tu connais l'exactitude de ma tante, le rendez-vous est pour midi, il est onze heures et demie, le temps d'arriver... As-tu ta voiture ?

— Je ne sais. Demande à Edmond.

— J'ai cru que Reynald en amènerait une, mais je vais faire atteler...

— Non, il est trop tard. Nous allons prendre un des remises du voisinage. Adieu, mon ami. Je suis très-triste en partant, pourvu que je ne le

sois pas plus justement encore au retour !

— Oh ! non, ta tante te ménagera.

Les orphelins sortirent ensemble, se tenant par le bras, recueillis et frappés des souvenirs terribles qu'ils allaient réveiller sans doute. Reynald, plus âgé, acteur principal dans la scène passée, partie plus agissante encore peut-être dans la scène à venir, était plus impressionné que Valentine. Ils ne prononcèrent pas un seul mot dans toute la route, et lorsque la voiture s'arrêta à la porte de leur tante, d'un commun mouvement ils se jetèrent dans

les bras l'un de l'autre, comme pour se communiquer mutuellement des forces.

Yvonne vint ouvrir, elle sálua profondément ses jeunes maîtres, tous les deux lui sautèrent au cou.

— Bonne Yvonne! chère Yvonne! répétaient-ils.

— Monsieur le marquis! madame la comtesse!... répondait la bonne femme confuse et joyeuse d'un pareil accueil, auquel la bienveillance hautaine d'Euphémie ne l'avait pas préparée.

— Nous sommes toujours tes en-

fants, vois-tu ! nous les serons toujours. Conduis-nous vers ma tante.

— Mademoiselle est dans la chambre de M. le marquis, avec tout ce qui a appartenu à mon pauvre maître, elle y est depuis ce matin, elle a défendu qu'on vînt l'y troubler, jusqu'à l'heure fixée. Vous trouverez au salon M. le colonel et M. Bresselles.

— Et Roland ? demanda Raynald.

— Non, monsieur, M. Roland n'est point ici.

Valentine respira, elle n'avait point pensé jusque là au pauvre jeune hom-

me, maintenant elle craignait de le voir. En entrant au salon ils échangèrent un salut grave et solennel. Pourtant Gaétan alla vers madame de Bellande et lui serra la main.

— Êtes vous contente? lui dit-il tout bas.

— Enchantée.

— Ah! tant mieux! ménagez bien ce bonheur.

Au moment où midi sonnait, Jeanne ouvrit la porte de communication entre les deux pièces.

Pâle et vêtue de noir, elle semblait

un spectre, son neveu et sa nièce lui baisèrent la main, elle les regarda beaucoup. La tenue modeste de Valentine lui plut, et la physionomie triste de Raynald lui plut encore davantage.

— C'est bien! entrez, leur dit-elle.

Il est fort malheureux que votre sœur ne soit pas ici, elle nous manquera. Enfin, que Dieu la conserve! c'est une digne enfant. Messieurs, voulez-vous bien entrer aussi?

Le colonel et Gaétan obéirent. Depuis longues années accoutumés aux bizarreries de Jeanne, ils ne montrèrent aucune surprise de trouver cette

chambre remplie de tous les souvenirs de Raimbaud; cette chambre habituellement fermée, comme une chambre mortuaire, exhalait cette odeur propre aux lieux non habités, et la plus pénétrante que je sache.

Mademoiselle de Kersaint leur montra des siéges, leur fit signe à tous de s'asseoir, elle resta debout.

— Vous savez, leur dit-elle, quelle raison nous rassemble aujourd'hui, vous savez ce que nous allons faire dans ce tombeau du plus noble des hommes, vous n'avez rien oublié, n'est-ce pas?

— Non, répondirent-ils.

— Reynald, c'est à vous surtout que mes questions s'adressent. Vous souvenez-vous de la mort de votre père ?

— Oui, ma tante.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ce jour-là ?

— Parfaitement, ma tante.

— Savez-vous quel serment vous avez prononcé ?

— Je vous en répèterai toutes les expressions, si vous le voulez.

— Pas encore. Je dois d'abord vous

remettre cette lettre, restée entre mes mains depuis quatorze ans, je dois vous remettre aussi tous ces objets, héritage de famille, dont je ne suis que la dépositaire. Ces messieurs et votre sœur sont témoins que je remplis mes engagements.

— Oui, ma tante; dit Valentine.

— Voici la lettre, ouvrez-la avec respect, car c'est la dernière pensée de votre père, du plus fidèle, du plus généreux des preux chevaliers. Puissiez-vous lui ressembler un jour !

Reynald obéit : il rompit le cachet de la lettre que lui présentait sa tante,

la déploya en tremblant d'émotion et se mit à lire.

— Quand vous aurez terminé, si ce billet ne renferme aucunes dispositions secrètes, vous lirez tout haut.

Pendant que le jeune homme prit connaissance de ces pages suprêmes, un silence complet régna dans la chambre, tous les regards étaient sur lui.

Ses traits mobiles exprimaient mille émotions différentes, celles qui dominaient furent une résolution intrépide et un attendrissement véritable.

— Je puis tout vous communiquer, ma tante, ajouta-t-il.

— Nous écoutons.

Il lut haut ce qui suit, entrecoupé souvent par un sanglot contenu.

— « J'ai voulu que cette lettre te fût » remise seulement le jour de ta vingt » et unième année, mon fils, d'abord » parce tu seras plus en âge de la com- » prendre, ensuite parce que tu pense- » ras à moi ce jour solennel dans ta vie.

» Je trouve une certaine douceur à » songer que ces caractères, tracés au- » jourd'hui, au moment de ma mort

» peut-être, frapperont tes yeux lorsque
» tu seras devenu un homme. Hélas je
» ne te verrai pas ce jour-là !

» Que sera-t-il arrivé entre l'époque
» où j'écris et celle où tu me liras ?
» Quelle aura été ta destinée et celle de
» tes sœurs ? Vous allez passer aux
» mains des parents de votre mère, ils
» ne vous aiment pas, ils ne peuvent
» pas vous aimer, que feront-ils de vous,
» pauvres enfants, sans fortune et sans
» protection ? Votre tante Jeanne vous
» reste, mais Jeanne n'a rien, ne peut
» rien, que vous chérir et ce n'est pas
» assez. Je frémis quand je songe au ca-
» ractère de ceux de qui vous dépen-

» drez. Je les connais bien, je les con-
» nais tous; mais je ne veux pas t'appren-
» dre à les mépriser, et s'ils ont rempli
» près de vous, le devoir sacré que je
» leur lègue, vous leur devez toute vo-
» tre reconnaissance.

» Cependant il se peut qu'ils vous
» ayent fait payer cher l'éducation qu'ils
» vous ont donnée, l'hospitalité qu'ils
» vous accordent. Si cela est, mon Rey-
» nald, écoute et exécute ma dernière
» volonté, cette lettre n'est pas écrite
» pour un autre but. Si toi ou tes sœurs
» vous avez à vous plaindre de la fa-
» mille Hervey, si l'un de vous recevait
» d'un d'eux des procédés cruels et in-

» justes, tu irais trouver le colonel de
» Laisne, mon digne ami, tu lui confie-
» rais le motif qui t'amène, tu l'en
» laisserais juge, et alors, s'il le trouve
» nécessaire, il interviendra. Le colonel
» de Laisne est mon exécuteur testa-
» mentaire, il a tous mes secrets. Je l'ai
» chargé en mourant d'une mission que
» sans doute il a scrupuleusement rem-
» plie, il sera à même de te servir, lors-
» que tu en auras besoin. Ne l'interroge
» point, ne cherche à connaître son se-
» cret qu'en cas de nécessité absolue, si
» eette nécessité ne se présente pas,
» que ce secret meure avec lui. Tu
» m'as bien compris, mon fils, n'est-ce
» pas ?

» Maintenant encore quelques mots. » Tu es un homme, tu es dans toute la » plénitude de ta jeunesse et de ta force, » tu dois ta protection à tes sœurs. » Quoi qu'il arrive, sois pour elle ce que » j'aurais été. Te voilà le chef de la fa- » mille, c'est à toi de la diriger et de la » conduire.

» Si elles souffrent console-les, si elles » s'égarent ramène-les, si elles tombent, » relève-les. Sois compatissant pour » leurs faiblesse, tu dois être leur père » et leur mère tout à la fois, elles n'ont » que toi au monde ! Ne permets à per- » sonne de les offenser, de leur impo- » ser un joug pénible et des chagrins,

» défends-les même contre leurs maris, » si leurs maris méconnaissaient leurs » droits. Vous êtes trois orphelins, » restez unis, ou tout vous sera obsta» cle sur la terre.

» Quant à toi, Reynald, sois fidèle à » ton Dieu, à ton roi, à ton honneur, » n'oublie jamais ce que tu dois à ma » mémoire, au nom que tu portes. Sois » béni, mon enfant, de l'autre vie où » je suis, du sein de Dieu, où j'espère » être admis, je te vois.

» Reste digne de la grande race dont » tu descends, ne te déshonore jamais » par une bassesse, ne vends jamais ni » ta plume, ni ton épée.

» Adieu, mes enfants, mes bien-ai-
» més, je vous serre dans mes bras, je
» vous appuie contre mon cœur pater-
» nel. Je vous aime encore après ma
» mort, car l'âme est immortelle et
» l'âme est l'amour. Mon dernier vœu,
» mon dernier mot est celui-ci : restez
» unis, que rien ne vous sépare. »

Cette touchante lettre fut plusieurs fois interrompue par les sanglots de Valentine ; lorsqu'elle fut terminée, elle se jeta dans les bras de son frère, en s'écriant :

— N'est-ce pas, Reynald, rien ne nous séparera, oh ! non, rien, jamais !

— Jamais, jamais, ma sœur! répliqua le jeune homme, aussi ému que sa sœur.

Les yeux des deux militaires se mouillèrent malgré eux. Mademoiselle de Kersaint sentait son cœur prêt à se fendre, et elle se contint néanmoins.

— Maintenant, Reynald, maintenant, Valentine, vous allez me répondre tous les deux, reprit-elle. Avez-vous été heureux dans la famille de votre mère? songez que cette question est sacrée, votre père vous l'adresse du haut du ciel.

— Mon oncle et ma tante de Main-

bourg m'ont traitée comme leur fille, je l'atteste : ils m'ont donné un mari que j'aime, ils m'ont comblée de bienfaits, je serais la plus ingrate des créatures si je ne le reconnaissais pas.

— Et vous, Reynald?

— Ma tante Hervey a été pour moi une mère, elle n'a pas établi la moindre différence entre moi et Émile. Si mon oncle m'a montré moins de tendrese, c'est que son caractère ne l'y porte pas, mais je n'ai pas à me plaindre de lui.

— Et Euphémie?

— Euphémie est aimée par ma tante Michaud plus que Zoé. Elle a songé à l'établir avant de songer à Zoé. Euphémie dira comme nous : Nos parents ont rempli dans toute leur étendue la mission qu'ils ont acceptée.

— Que Dieu le leur rende alors ! colonel, vous avez entendu ?

— Parfaitement, mademoiselle.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Que Dieu voit les cœurs, que lui seul peut juger les intentions, que nous jugeons seulement les faits et que les faits sont tels que ces enfants viennent de les dire.

— Vous vous déclarez satisfait ?

— Oui, pour le passé et pour le présent, attendons l'avenir !

— Ce n'est pas tout encore, Reynald, vous étiez prêt tout-à-l'heure à répéter le serment prononcé sur le corps de votre père, le répèterez-vous maintenant ?

— J'ai juré de venger cette mort sur celui qui la lui a donnée, sur sa famille, sur ceux qui y ont participé, sur tout ce qui leur touche, enfin sur tout ce qui a contribué de près ou de loin à ce déplorable malheur.

— C'est bien. Êtes-vous prêt à exécuter ce vœu?

— Sur-le-champ! s'écria le jeune homme en se levant; où faut-il aller?

Valentine l'entoura de ses bras en poussant un cri terrible; Gaétan, jusque-là spectateur muet de cette scène, se jeta entre Jeanne et son neveu.

— Mademoiselle... s'écria le colonel... qu'allez-vous faire? Ressusciter des haines, des querelles éteintes, faire peut-être répandre le sang de ce jeune homme dans un combat inhumain, c'est affreux, c'est barbare.

— Soyez tranquille, colonel, répéta Gaétan en étendant la main, Reynald n'aura jamais à venger la mort de son père, c'est chose faite.

— Comment? s'écrièrent-ils tous.

— J'ai rencontré le meurtrier en Espagne où il servait dans un régiment de l'armée, j'ai songé au serment de Reynald, à la volonté inébranlable de Jeanne; j'ai prévu tout ce qui arrive aujourd'hui. Je l'ai provoqué... je l'ai tué!

— Vous? s'écria Jeanne en devenant livide, vous! mais il aurait pu vous tuer aussi!

— Eh bien ! mon amie, ne vaut-il pas mieux exposer la vie d'un soldat tel que moi que celle d'un enfant ?

— Cet enfant est celui de mon frère, c'était à lui de terminer cette querelle. Mais cet homme a laissé un fils.

— Ah ! mademoiselle, vous si pieuse, si bonne, comment pouvez-vous songer ?

— Colonel, je l'ai juré, je l'ai fait jurer à Reynald ; mon frère nous maudirait si nous manquions à ce serment.

— Jeanne, reprit mélancoliquement M. Bresselles, ne puis-je pas, au

prix de mon sang répandu, implorer votre miséricorde? N'ai-je pas le droit d'élever la voix, de vous montrer ces deux enfants qui s'aiment tant, de vous demander si vous comptez encore plonger votre famille dans le deuil? N'est-ce point assez de leur père, ces jeunes femmes verront-elles périr leur frère, le dernier des Kersaint.

— Vous avez été blessé, Gaétan, vous avez répandu votre sang pour moi et je l'ignorais!

— Ah! vous avez toujours voulu ignorer combien ma vie était à vous, mademoiselle, sans cela vous ne l'eussiez pas condamnée au malheur.

Mademoiselle de Kersaint réfléchissait. Elle releva la tête vers son neveu et lui demanda :

— Quel est votre avis et votre désir, Reynald?

— Ma tante, je parlerai à vous et aux amis de mon père comme à mon père lui-même. J'ai fait un serment, je dois le tenir, si ce serment ne m'est pas rendu. Je ne reculerai pas devant mon devoir, pourtant un pareil combat me paraît odieux et injuste.

J'aurais tué le meurtrier de mon père, mais son fils est innocent. Les barbares seuls, ce me semble, impo-

sent ainsi le prix du sang à toute une race. Ne croyez pas que j'aie peur, au moins, je suis tout prêt, je suis préparé à tout. C'est à vous d'ordonner.

— Barbare! ils m'appellent tous barbare, parce que je suis la coutume de mes ancêtres, parce que j'exécute ce que l'on m'a appris à regarder comme une loi sacrée.

Ah! quand je me promenais sous nos grands chênes, au bord de la mer, quand j'écoutais les récits des vieillards, quand mon père me berçait au bruit des vagues et m'exerçait, avec mon frère, au métier des armes, en nous racontant l'histoire de notre maison, je

ne croyais pas vivre assez pour voir un fils dégénéré de nos aïeux reculer devant une vengeance sacrée.

Ce misérable siècle détruit et souille toutes les croyances ! Allez dire en Bretagne qu'un Kersaint laisse vivre un ennemi ! On ne chantera plus la ballade, elle n'est plus prophétique, et nous n'avons rien à craindre :

« Tant que Kersaint durera,
« Son sang coulera. »

Je vous remets votre serment, Reynald, marquis de Kersaint, vous êtes libre ! Un autre a rempli votre office, il ne vous reste plus rien à faire, vous avez raison. Vivez en homme de

ce siècle et de ce pays, non pas en Breton et en Kersaint des anciens jours, c'est bien.

— Ma tante, répondit le jeune homme, vous m'avez rendu mon serment, je l'accepte. Mais les paroles que vous venez de prononcer veulent du sang, et laissez faire l'avenir, vous en aurez !

SECOND QUARTIER DE LUNE.

XII.

On revenait alors de la campagne, les préparatifs de la présentation étaient

dans toute leur activité : Euphémie resta pour la décence quelques jours de plus aux Bourbières, afin de se guérir, mademoiselle de Kersaint ayant pris au sérieux sa maladie.

Jeanne ferma son salon pendant une semaine après la scène qu'on vient de lire. Cette scène avait transpiré, non pas dans tous ses détails, car aucuns des assistants ne les révélèrent, mais les plaisanteries voilées de madame Michaud se répétèrent dans la société, avec des commentaires, et bientôt on raconta, à demi-bas que mademoiselle de Kersaint avait fait à son neveu une algarade effroyable pour lui mettre

l'épée à la main contre les nuages, que le colonel de Laisne et M. Bresselles s'y opposaient et que l'extravagante druidesse lançait de terribles malédictions contre eux et contre le fils dégénéré de l'Armorique.

Ce récit à moitié vrai, embelli de mille circonstances, finit par arriver jusqu'à la solitaire de Passy.

Elle crut devoir une sorte de justification, ou pour parler plus juste, d'explication de son caractère.

La première fois qu'elle reçut les personnes influentes qui la visitaient d'ordinaire, elle aborda franchement la question, et sans préambule.

— Vous avez certainement entendu parler de la ridicule histoire qui court le monde, leur dit-elle. On assure que je suis folle, que j'ai joué à mon neveu une ballade corse, ou quelque chose d'approchant. La vérité de ceci est que je ne suis ni de ce temps, ni de cette ville. J'ai été élevée dans un pays sauvage, par des gens peu civilisés : notre race de Kersaint habitant la basse Bretagne, mettait son orgueil à n'en pas sortir, à régner sur ses vassaux, ainsi qu'elle régnait autrefois sur le pays tout entier, sans venir s'humilier dans les antichambres. Nous avons conservé intacts les traditions, les usages, les sentiments de nos pères. J'ai commencé

à vivre au milieu de ces hommes de fer, qui respectent avant tout le courage et la force, pour lesquels une injure est mortelle et qui n'oublient ni le passé, ni l'avenir, comme vous autres, légers habitants de cette ville de plaisirs.

A l'âge où les jeunes filles songent à l'amour, j'ai vu mourir mon père et ma mère sur l'échafaud, j'ai enseveli moi-même leurs corps sanglants. Ensuite les combats devinrent mes amours. Puis, au lieu de la quenouille et de l'aiguille, j'ai manié le fusil et l'épée. Plus tard j'ai vécu dans la retraite, avec mes souvenirs, mes chimères, si vous voulez.

Au retour de nos princes, je ne sais pourquoi le monde est venu me chercher ici; j'ai adouci pour le recevoir la rudesse de mes manières.

Mais je n'ai rien changé à mes idées, mais je suis aussi sauvage, aussi Kersaint aujourd'hui qu'aux bords de l'Océan.

J'ai voulu que l'héritier de ce nom, que le chef de ma famille en continuât les habitudes et les sentiments, voilà tout.

Le reste ne regarde personne et je n'ai point de comptes à rendre.

Seulement je désire qu'on sache que je ne suis ni folle, ni stupide.

Je sens très-bien quelle différence existe entre moi et ceux qui m'entourent, cette différence je l'accepte et ne la dénie pas.

Je regarde votre époque mesquine du haut de mes immuables croyances, de ma foi inébranlable, et c'est moi qui vous juge bien petits.

Semblable aux vieux dolmens druidiques de nos bords orageux je reste debout, indestructible, pendant que vos monuments, fruits du caprice ou de la fantaisie s'écroulent autour de moi. Je

ne ressemble à aucun de vous et je m'en fais gloire. Vous êtes charmants, je suis barbare.

La société qui m'entoure depuis quelques années, a peut-être un peu déteint sur moi, je le crois, et je le déplore, je vaux moins qu'auparavant. Voilà ce que je voulais vous dire, ce que vous pouvez répéter à tous, et ce que je ne démentirai pas, je vous le jure.

En apprenant cette sortie, madame Michaud dit à Euphémie :

— Ma chère amie, ta tante me fait l'effet de ces vieilles reliques que tout

le monde vénère dans leurs belles châsses, sur parole, et sans les avoir jamais vues. Changez-les de cadre, mettez-les dans une chapelle nouvelle, et la relique n'existe plus. Si mademoiselle de Kersaint faisait des visites, personne ne les lui rendrait.

Peut-être madame la baronne avait-elle un peu raison.

Cependant Malvina continuait en Angleterre la vie d'enivrement qu'elle avait adoptée..

Elle ne parlait pas de revenir, elle s'amusait trop.

Son mari n'était pas homme à con-

server longtemps l'espèce de caprice qu'il avait pris pour elle.

Il commençait à calculer, il lui refusait souvent des sommes qu'elle lui demandait pour ses fantaisies, et enfin une querelle sérieuse éclata entre eux à propos d'un bal, qu'elle organisa à son insu pour son jour de naissance.

Il jeta les hauts cris en trouvant à son retour d'un petit voyage d'affaires, tout son hôtel bouleversé, la moitié de Londres engagée à une fête princière, et au moins pour mille louis de dépenses en décorations, en fleurs, en rafraîchissements, sans compter le souper, dont on ne parlait pas encore et qui

devait surpasser ceux des fêtes de la cour.

M. de Miller éclata en plaintes, en reproches, en récriminations qui sentaient leur juif d'une lieue. Malvina le reçut superbement, du haut de sa beauté, de sa fashion, comme le premier de ses sujets tout au plus, comme le ministre de ses menus plaisirs se révoltant contre une de ses ordonnances.

En vain employa-t-il tous les moyens de la soumettre, elle se redressa contre tous.

La fête eut lieu, il n'osa pas la dé-

commander, malgré ses menaces, il craignait le ridicule et les commentaires.

Mais de ce jour la guerre intestine fut déclarée, guerre sourde d'abord, éclatante ensuite.

Le baron devint maussade et jaloux.

Il tourmenta sa femme de tous les petits supplices de l'intérieur, en conservant toujours une apparence inattaquable; il l'accablait en public des gracieusetés les plus recherchées, en tête-à-tête il commençait une série de reproches, auxquels l'humeur altière et

impatiente de Malvina refusa de se soumettre.

Au bout de trois mois de mariage elle détesta cordialement le banquier millionnaire, sans se repentir toutefois de l'avoir épousé.

Elle commença à s'arranger dans cette petite haine couleur de rose, que mademoiselle de Kersaint eût si fort méprisée, et, ainsi qu'elle l'avouait à une amie intime, miss Hacker, presque aussi extravagante qu'elle, elle espérait l'amener bientôt à l'indifférence.

— Ce qui est l'état le plus souhaita-

ble, ajoutait-elle, lorsqu'on est en face de M. de Miller toute la journée.

Les deux duchesses furent présentées et prirent leur tabouret le même jour, Valentine le fut le lendemain.

Ces trois jeunes mariées défrayèrent la conversation des Tuileries pendant plusieurs soirées.

La palme de la beauté appartint de droit à Herminie, celle de la distinction à madame de Spoletto, et celle de la grâce à la comtesse de Bellande.

— Elle me rappelle madame de Flavacourt, dit un vieux courtisan-momie

de Louis XV. Elle a fait ses révérences avec un charme et un moëlleux dignes du bon temps. Ah ! c'est une délicieuse créature, un vrai pastel.

Edmond jouit avec tout son amour-propre des succès de sa femme. Il se montra près d'elle pendant quelque temps d'une assiduité remarquable, la jeune comtesse en fut heureuse et se livra selon la fougue de son caractère aux nouveaux plaisirs de sa position.

Naïvement coquette, elle aimait à plaire et ne le cachait pas ; mais cette coquetterie n'offrait ni dangers, ni piége.

Elle riait de bon cœur avec ses victimes, et nul ne songea jamais à lui garder rancune d'un de ses mots provocateurs, ou d'un de ses regards assassins.

C'était une petite fille, jouant avec des papillons et leur arrachant parfois le bout de l'aile, sans malice, et sans projet de leur faire le moindre mal.

Son mari ne s'en inquiéta pas. Trop expérimenté pour ne pas avoir compris ce caractère, il savait combien cette gaieté la sauverait de mille périls. Une femme de cœur, tant qu'elle est gaie, tant qu'elle ne rêve pas, tant qu'elle

ne s'égare pas en dehors de la vie réelle n'a rien à craindre de ce cœur.

Il s'endort au bruit des fêtes, des concerts et des compliments, il se réveille dans la solitude, dans la tristesse, il se réveille par le besoin de s'attacher à quelque chose.

Le plus sûr pour éviter les précipices est d'attacher un grelot à sa vie, le tintement empêche de penser, et la pensée tue.

Madame de Senneçay était loin de ressembler à sa cousine. Son imagination ne se contentait point de fumée.

Elle n'eût pas voulu pour tout au

monde, manquer à ses devoirs envers son mari, mais elle fit un compromis avec elle-même, compromis beaucoup plus commun qu'on ne pense, pour tourner la position et se donner toutes les licences permises dans les bornes infranchissables.

Herminie, femme d'intelligence, avait besoin d'intelligence, autant que Valentine avait besoin de plaisirs. Son esprit sérieux méprisait les frivolités des salons; aventureuse, conquérante, si on peut s'exprimer ainsi, elle bravait et cherchait des dangers, afin de les combattre.

Son mari, tel que nous l'avons dé-

peint, ne pouvait être une grande occupation dans sa vie. Sa raison, son devoir se soutenaient dans son cœur, mais il l'ennuya bien vite.

Son instruction assez nulle ne répon-pondait pas aux instincts littéraires de la jeune duchesse.

Il parlait chevaux, chasses, livrées, équipages, et quelquefois toilette ou ameublements en perfection.

Les jours où il chassait avec le roi ou monseigneur le Dauphin, Herminie lui faisait raconter les antiques prouesses de vénerie de ses aïeux, jusqu'à la

cinquième génération, il les connaissait toutes.

Elle aimait ces récits du passé et ces soirées-là lui semblaient moins longues que les autres.

Mais hors de là à quoi Donatien était-il utile? Il ne flattait aucun de ses goûts, il ne parlait à aucun de ses instincts.

Coquette, mais coquette d'une science suprême, elle voulait être adorée par des adorateurs dignes d'elle.

Bien différente des coquettes vulgaires, elle ne permettait à personne de lui

adresser des vœux sans être sûre à l'avance que l'esclave vaudrait sa chaîne.

Il lui fallait une cour d'élite : pas un de ses regards ne se perdait dans la foule.

Parmi ceux qui s'attachèrent à sa beauté, deux serviteurs jouèrent un rôle immense dans son histoire, Émile et Reynald.

Émile n'était pas homme à abandonner la partie pour un revers. Le mariage de sa cousine l'avait ulcéré, non parce qu'il la perdait, mais parce qu'il ne lui pardonnait pas de lui en avoir préféré un autre, lui qui se jugeait supérieur à tous.

Revenu de ce premier mouvement, il forma un plan nouveau. La maîtresse devait le venger de la femme. Lui aussi il aprécia bien vite le duc et se dit qu'un pareil homme ne captiverait pas longtemps sa cousine.

Avec l'adresse infernale de son caractère, il ne prit point la voie ordinaire, et se garda de *la cour*. A quoi bon? tant d'autres entouraient Herminie d'hommages!

Il savait qu'une reine de beauté remarque non pas ceux qui se courbent devant elle avec la foule, mais ceux qui se tiennent fièrement debout.

Il prit dès lors cette habitude envers la duchesse, elle ne manqua pas de s'en étonner, elle qui s'attendait à des regrets, à un désespoir très-consolants pour sa vanité.

Au lieu de cela elle trouva son cousin affectueux, empressé comme un frère, il plaisanta de ses prétentions et fit bon marché de son amour.

— Franchement, cousine, vous avez été sage de ne pas m'accepter, nous ne sommes point faits l'un pour l'autre. Votre coquetterie, votre supériorité me rendraient fou. Il me faut, à moi, une femme telle que Zoé, bien bonne, bien

nulle, à qui je puisse imposer mes volontés. J'épouserai Zoé.

— Zoé vous refusera !

— Zoé me refusera ! comme vous, madame, car je ne vous ai point donné ce plaisir-là.

— Vous avez trop d'esprit pour y essayer. Nous vous connaissons, Émile.

— Mais pourquoi Zoé me refuserait-elle ?

— Parce qu'elle refuse tout le monde, elle a une passion.

— Une passion ! et pour qui ?

— Ah ! par exemple, je n'en sais rien. Ma tante Michaud en rit toute la journée, elle prétend que c'est pour Polichinelle, et que lui seul peut rester cruel aux charmes de sa fille.

— Sans plaisanterie, ma cousine, est-il vrai que Zoé se soit mis l'amour dans la tête?

— Parfaitement vrai, du moins suivant ma tante Michaud. Elle est si bonne !

— C'est vrai, vous vous ressemblez beaucoup.

— Merci !

Sous ces plaisanteries Herminie cacha une véritable mauvaise humeur.

Elle s'était tant réjouie de conduire M. d'Hervey à son char, en pleureuse et la chaîne au cou ! Sans le vouloir, elle s'occupa de lui, ce devint pour elle une préoccupation que de savoir si elle parviendrait à le réduire. Il n'y prit garde, ou n'en eut pas l'air, il accoutuma M. de Senneçay à le voir chaque jour chez lui, deux fois même, au point que le duc le demandait en rentrant, c'était pour lui un auditeur parfait. Parmi les qualités de son savoir-vivre, Émile avait celle d'écouter admirablement, de tout croire sans observation,

de tout louer sans mesure. Madame de Senneçay fut la seule personne pour laquelle il se montra sévère, sous prétexte d'affection désintéressée. Il critiqua ses démarches, ses paroles, voulut la rendre parfaite, disait-il, et au moins lui être bon à réformer ses *petits défauts*.

Herminie essaya de se raidir et de résister, il ne céda pas. Ce fut d'abord une lutte, dans laquelle la coquetterie de la femme la fit succomber. Elle se hasarda à des démarches désespérées, dont son ennemi profita. Il prit sur elle un empire augmentant de jour en jour, à l'ombre de cette indifférence,

elle ne s'en aperçut point et se crut toujours aussi libre, aussi maîtresse d'elle-même. Elle le chercha puisqu'il ne la cherchait point, elle l'invita du regard, du geste, des paroles enfin, il resta froid.

— Mon cousin, dit-elle un jour impatientée, avez-vous un cœur?

— Oui, madame, mais je le garde.

— Ah! vous le gardez, parce que personne ne cherche à vous le prendre.

— Je vous demande pardon, ma cousine, mon cœur est un rude champion, mais il ne combat qu'à armes égales.

— Cela ne doit pas être difficile à trouver !

— Il veut être vainqueur, ou se rendra à un ennemi qui sente le prix de sa victoire.

— Vous n'en avez pas rencontré encore ?

— Ma cousine, j'ai rencontré beaucoup d'ennemis, beaucoup d'adversaires, mais pas un vainqueur !

— Fat !

— C'est le dernier mot des femmes qui ne veulent plus combattre, madame la duchesse !

Une des meilleures manières d'occuper de soi une femme habituée aux hommages, c'est de ne pas lui en rendre, ainsi que je viens de le dire. On la force à penser à celui qui refuse de penser à elle. L'amour-propre s'en mêle, le désir de vaincre une difficulté, si puissant chez certaines natures, conduit souvent bien loin! Herminie si fière, Herminie si sûre d'elle-même et de l'empire qu'elle exerçait sur tous, Herminie consultait du regard ce superbe, qui ne daignait pas s'en apercevoir. Elle n'osait pas être contente d'elle avant qu'il l'eût approuvée. Il s'amusa à l'éprouver de toutes les manières. Il blâma indirectement ses toi-

lettes, il lui en fit sacrifier une qui avait eu le plus grand succès et qui coûtait des sommes folles, sous prétexte qu'elle ne lui semblait pas de bon goût.

A côté de ce tyran, ainsi que cela existe presque toujours, se trouvait la victime, le pauvre Reynald, si bon, si dévoué, si tendre. Il aimait sa cousine d'une de ces passion fatales, qui détruisent l'existence et qui la dominent souvent jusqu'à la mort. Cet amour éteignit chez lui les goûts de son âge, il étouffa l'ambition, le besoin de parvenir, auquel les jeunes gens sont assujettis d'ordinaire. Il peupla

son univers, son passé, son présent, son futur, de cette seule image, il rapporta tout à ce but. Herminie fut pour lui l'ange qui porte un flambeau devant nos rêves, il se martyrisa pour elle et ne se permit pas un murmure.

Dès son enfance, il l'aima, il ne se rappelait pas un autre sentiment, il ne se rappelait pas le moment où celui-ci commença, il lui sembla né en même temps que lui. Le nom d'Herminie se mêla à ses plus anciens souvenirs, il le bégaya comme celui de sa mère. Plus tard ce nom se para de charmes nouveaux. Il le répéta avec plus de bonheur. Tout seul, en se prome-

nant dans la campagne, il le jetait aux échos, pour qu'ils le lui redissent, il le donna aux plus suaves fleurs, aux oiseaux les plus mélodieux. Il l'écrivit du regard dans les nuages, qui le portaient au ciel, ce fut une de ces poésies intimes, parfumées comme une fleur de serre, ce fut un de ces cultes secrets, purs, divins, dignes d'une vierge et qui ne sont ordinairement ni compris, ni recompensés ici-bas.

Jamais Reynald n'eut l'audace d'ouvrir son cœur à mademoiselle de Mainbourg. Il connaissait les obstacles élevés entre eux, il savait qu'une union semblable ne pouvait ni se proposer,

ni s'espérer un instant. Il se résigna : satisfait de vivre auprès d'elle il s'accoutuma d'avance à l'idée de son mariage avec un autre. Il se donna mille coups de poignard pour se préparer à celui qu'il devait recevoir un jour. Mais aussi quels dédommagements lorsqu'il pénétrait dans son monde factice! comme il aimait Herminie royalement! Comme il en était aimé! comme il jetait à ses pieds tous les trésors du globe! de quelle gloire il illustrait son nom, partagé par sa bien-aimée! Jamais empereur ne fut plus riche, jamais héros ne fut plus victorieux, jamais poète ne recueillit plus de couronnes, jamais amant ne fut plus adoré. Le pauvre

enfant passait la moitié de sa vie dans ces illusions et le reste dans une réalité désolante. Près d'Herminie et éloigné d'elle par toute la distance que mettaient entr'eux la richesse de l'un et la pauvreté de l'autre, seul au monde, sans carrière, sans avenir, n'ayant que le sein de la bonne tante pour recueillir ses larmes, car ses sœurs ne pouvaient ni le deviner, ni le comprendre, destiné au rôle de martyr toute sa vie sans doute, il se résigna. Il se fit sa couche sur des épines, s'arrangeant pour cacher ses blessures et pour essuyer son sang le sourire sur les lèvres

Le jour où Herminie épousa le duc

de Senneçay, il crut qu'il deviendrait fou, ce bonheur, le partage d'un autre, ce bonheur pour lequel il eût donné toutes les belles années de sa jeunesse, ce bonheur lui semblait une insulte, dont il devait demander raison au ciel.

Il ne prit aucune part aux fêtes, il se fit malade et resta dans sa chambre; hors Valentine et madame Hervey, nul ne s'en douta, Herminie ne le remarqua même pas. Reynald cependant était beau, spirituel, supérieur à presque tous les jeunes gens de son âge, mais il était pauvre et modeste!

Peu à peu cette douleur, ce déses-

poir dégénérèrent en mélancolie, et il se refit une espérance, par l'idée d'être utile peut-être à son idole. Un pressentiment inexpliqué lui répétait qu'elle aurait besoin de lui, qu'il serait un jour un appui, un consolateur.

Il se résigna à suivre son pénible chemin, sans perdre de vue cette étoile chérie, si brillante et si radieuse, mais qui pouvait s'éclipser sous les nuages.

Dès les premiers moments, il suivit Émile et le dévoila. Cet instinct du cœur, qu'on pourrait comparer à celui de la race canine, lui désigna le danger.

Il devint plus attentif, il étudia les progrès du mal, il vit s'étendre cette chaîne enveloppée de fleurs, sous laquelle Herminie devait bientôt se trouver captive, il se prépara dès lors à son rôle appris depuis son enfance, car bientôt le moment viendrait où il devrait entrer en scène.

Il négligea son travail, il souffrit sans répondre et sans céder les brusqueries de son oncle, et il resta chez Herminie comme un meuble de la maison, comme le grillon du foyer, les yeux fixés sur elle, heureux si elle sourit, triste si elle soupire.

Pendant ce temps, à la même épo-

que, dès le commencement de cette union, où le ver naissait en même temps que la fleur, une autre maison présentait d'autres aspects, d'autres orages peut-être.

M. et madame de Spoletto habitaient leur magnifique hôtel. Le duc, rentré aux affaires, aussitôt que sa femme le désira, restait peu chez lui. Il se retrouvait dans son centre, la diplomatie, les difficultés, les intrigues. Il rentrait, et la tenue de sa maison, la conduite de sa femme lui offraient de nouveaux sujets de satisfaction. Euphémie se plaça, en débutant, parmi les personnes avec qui l'on comptait, elle

prit dans le monde l'aplomb et la tenue d'une femme mariée depuis dix ans. Sa parfaite mesure, le genre même de sa beauté, cachaient sa grande jeunesse.

Elle se fit remarquer à la cour et dans les salons diplomatiques, le faubourg la distingua dès le principe et la famille même de la première duchesse l'adopta avec transport.

Mademoiselle de Kersaint entendit retentir partout ses louanges ; elle prit d'elle-même une idée de plus en plus favorable et l'engagea à la voir souvent.

Madame de Michaud jouissait de son ouvrage. Elle la guidait par ses conseils et conservait toute sa confiance. Elle lui avait fait promettre de ne lui rien cacher, en l'assurant d'une indulgence complète.

— Ne me crains jamais, ma chère fille, quoi que tu penses, quoi que tu fasses, dis-le-moi. Il y a remède à tout, hors à ce qu'on ignore ; à nous deux, nous serons plus puissantes que ces braves gens si faciles à dominer, que cette troupe de moutons de Panurge, dont le monde se compose et qui accorde tant à une femme dans ta position. Je ne te gronderai jamais et si je

te blâme, ce ne sera qu'après avoir réparé tes fautes.

En conséquence de cette promesse, un soir qu'elles avaient dîné ensemble et qu'elles étaient seules dans le boudoir inaccessible de la duchesse, celle-ci se montra rêveuse et préoccupée. La conversation languissait.

— Qu'as-tu ? lui dit sa tante.

— Je réfléchis, ma tante.

— Et quel est le sujet de tes réflexions ?

— Je commence à trouver l'ambition creuse.

— Ah! tant pis!

— Je m'ennuie.

— Tant pis encore! Tu feras des sottises.

— Je ne le crains pas, ou du moins, je les ferai de manière à ce qu'elles ne puissent me nuire.

— Est-ce que tu songerais à?...

— A l'amour! interrompit-elle vivement, je crois que oui.

— J'en suis désolée; tu perdras le fruit de nos peines.

— Ah! que non! La pensée n'est pas l'action.

— De la pensée à l'action, il n'y a que l'épaisseur d'une toile d'araignée, lorsqu'on n'a pas pour soutien une religion solide.

— Vous croyez, ma tante ?

— Oui. Eh bien ! achève ta pensée. As-tu donc trouvé un homme assez hardi pour oser s'attaquer à toi ?

— Je l'ai trouvé.

— Et cet homme te plaît ?

— Cet homme m'a toujours plu. Il y a en lui quelque chose qui m'entraîne, qui m'attire irrésistiblement.

— Prends garde ; tu es parvenue à

une position sans pareille, tu n'as pas un élément de malheur autour de toi, prends garde !

— Ma tante, il me semble que je l'aimerai.

— Au non du ciel, cache-le bien, surtout !

— Soyez tranquille, je me respecte, je respecte M. de Spoletto, je ne suis ni une folle, ni une bourgeoise.

— Hélas ! nous sommes si faibles ! Et si cet homme ne garde pas son secret, s'il te compromet !

— Lui ! il aurait compromis alors

la moitié des femmes de la société, s'il faut en croire son martyrologe, car ses succès sont innombrables.

— Un Richelieu, un Lauzun! miséricorde, ma chère Euphémie, tu veux te perdre!

— Non, ma tante; je veux vivre et je ne vis pas.

— Mais enfin! quel est ce vainqueur?

— Réné de Massac, répondit-elle en rougissant malgré elle.

— Ah! Réné de Massac! Je dirai de

lui comme Perrin Dandin disait de la question :

> Et cela fait toujours passer une heure ou deux !

Euphémie, prends garde !

LA LUNE ROUSSE.

XIII.

De toutes ces jeunes femmes, mariées à la même époque, pas une n'avait

rencontré la réalisation des espérances formées par elles. La fortune leur souriait à toutes plus ou moins, mais toutes prenaient à tâche de démolir l'édifice construit avec tant de peines. Les unes rêvaient l'impossible, les autres détruisaient le certain. Valentine, moins favorisée que les autres par la position, semblait cependant avoir compris un intérieur plus conforme à ses désirs. Elle aimait son mari, non pas peut-être autant que son cœur en était susceptible, mais elle croyait l'aimer passionnément et cette croyance suffisait à la satisfaire.

Quelquefois peut-être un soupir ve-

nait à ses lèvres au souvenir de ses chimères de jeune fille, quelquefois une comparaison involontaire s'établissait dans son esprit entre Edmond et ce beau Réné, qu'elle apercevait de loin dans les salons et qu'elle mettait tant de soins à fuir. Jamais elle ne s'était rencontrée assez près de lui pour lui parler, il ne l'avait probablement pas vue, se souvenait-il même qu'elle fût au monde !

Elle s'attachait chaque jour davantage à M. de Bellande, fort bon et fort empressé lorsqu'ils se trouvaient ensemble : mais il la quittait très-souvent, il avait beaucoup d'affaires, il

devait visiter des propriétés, des maisons, que Valentine demandait en vain à connaître, on remettait sans cesse cette promenade. Valentine était d'une franchise complète, elle ne soupçonnait jamais les autres de la tromper, car la tromperie n'entrait point dans sa penséee. Elle croyait donc aveuglément son mari, ne se permettant ni un doute, ni une question, et se résignant à rester seule une partie de son existence. Elle en profita pour cultiver ses talents, particulièrement la musique ; sa belle voix se développa, elle prit des leçons et arriva à une force d'artiste. Elle avait surtout une certaine vibration dans les cordes basses, quel-

que chose de déchirant et de triste qui pénétrait l'âme. On la recherchait beaucoup, elle n'eut pas le courage de repousser les distractions : bientôt elles lui devinrent nécessaires dans son isolement. Elle commença à prendre peu à peu son parti d'être abandonnée, et à s'impatienter moins des absences de son mari. Il encouragea cette disposition et se montra heureux de la lui voir.

— Va au bal, avec ta sœur, avec tes cousines, amuse-toi, ma chère enfant, cela me tranquillise, et je fais mieux mes affaires en te sachant sans inquiétudes. A ton âge, il faut danser, rire, jouir de sa jeunesse, elle passe si vite !

— Mais tu reviendras bientôt pourtant, tu ne me laisseras point ainsi ?

— Ne crains rien, nous nous reverrons incessamment, ce voyage ne durera guère. Je croyais ne partir qu'après-demain et mon avoué prétend que je dois partir aujourd'hui, sous peine de cinquante mille francs de perte.

— Quand seras-tu donc enfin fixé près de moi ?

— Quand j'aurai assez de fortune pour prendre un régisseur, ma chère.

— Cet été tu me conduiras à Bellande, j'espère.

— Je te l'ai promis , seulement il faut attendre les beaux jours, les chemins sont détestables dans notre Sologne.

Il partit en effet après les plus tendres adieux , les plus charmantes protestations. Valentine le conduisit jusqu'à la malle-poste, elle le vit monter en voiture, puis elle revint à pied jusque chez elle où elle comptait passer la soirée. En rentrant elle trouva dans la loge du concierge un commissionnaire savoyard, se disputant avec lui et soutenant qu'il voulait voir le comte de Bellande, pendant que le cerbère assurait qu'il venait de partir.

— On m'a prévenu que vous diriez cela, mais j'ai ordre de l'attendre dans dans la rue si vous me refusez votre niche.

— Vous l'attendrez donc quinze jours alors, car je vous répète, mule que vous êtes, que M. le comte est parti, accompagné de madame la comtesse, pour la rue Jean-Jacques Rousseau. Eh! ma foi, voilà madame, expliquez-vous avec elle.

— Qu'y a-t-il, mon ami? demanda Valentine, assez intriguée.

— Madame, je voudrais absolument parler à M. le comte de Bellande.

— Il est parti.

— Est-ce bien vrai?

— Je l'ai vu monter en voiture.

— Pourtant...

— Qu'avez-vous à lui dire? Je lui écrirai ce soir et je pourrais m'en charger.

— Madame, c'est une lettre...

— Une lettre, de qui?

— Je n'en sais rien, madame, voici ce qui m'est arrivé. Je suis entré au cabaret, avec un de mes amis, nous avons

bu honnêtement et nous nous retirions quand un domestique en livrée s'approcha de moi. Il me demanda si je voulais gagner trois francs, me remit cette lettre pour la porter à M. le comte en ajoutant :

— C'est très-pressé ; on te dira peut-être qu'il est parti, n'en crois rien, c'est une histoire, et attends-le, tu porteras ta réponse rue d'Hanovre, numéro 6. Tu la remettras de ma part à la femme de chambre de madame Armand et tu ajouteras que je n'ai pas eu le temps de m'en occuper moi-même, parce que je vais à la barrière avec des camarades ; je reviendrai

peut-être ce soir. — Je n'en sais pas davantage, madame.

— Eh ! bien, dit Valentine, un peu émue, donnez-moi cette lettre, c'est la façon la plus sûre de remplir votre commission, M. de Bellande la recevra demain.

Elle accompagna cette proposition d'une pièce ronde; le commissionnaire réfléchit qu'il avait tout à gagner et rien à perdre, et après quelque hésitation, il donna le billet et se retira.

— Je crois que voilà une fameuse affaire, dit le portier à sa femme, pendant que Valentine montait l'escalier,

madame va faire des découvertes un peu désagréables. Monsieur grondera à son retour, mais, ma foi ! ce n'est pas ma faute !

Valentine entra chez elle, les yeux fixés sur le papier qu'elle tenait toujours, et ses regards le dévoraient. Elle le retourna dans tous les sens, en examina le cachet de cire noire, portant les initiales de F. A., surmontées d'un tortil de baron. Le papier, d'un rose très-clair, était fin et transparent ; l'adresse, mise d'une main tremblante et agitée, dénotait un trouble réel, peut-être même de la colère. La jeune femme ôta son chapeau,

son châle, puis elle reprit de nouveau la lettre, la posa sur une table devant elle et réfléchit.

— Que veut dire tout cela, que renferme ce billet dont je suis malgré moi si agitée ? Cette madame Armand, qu'est-ce que c'est que cette femme ? Le nom promet peu. Une baronne, je ne la connais pas... Edmond me tromperait-il ? Oh ! non, non, c'est impossible ! Il m'aime, il n'aime que moi, jamais il ne m'a montré d'indifférence ; tout-à-l'heure encore... il était sincère, je n'en puis douter. Je suis folle ! Cette lettre est simplement d'un ami, d'une amie, d'une vieille

femme peut-être ! Je la lui enverrai et je n'ai pas besoin de m'en occuper davantage.

La pauvre enfant ignorait encore combien on peut jouer avec le cœur, comment on abuse des sentiments les plus purs et les plus légitimes ; il faut avoir vécu, il faut avoir été trahie pour imaginer la trahison. Cependant elle reprit la lettre, elle la regarda de nouveau, trop loyale pour la décacheter, et brûlant du désir d'en connaître le contenu. Elle posa cette malheureuse lettre sur une table devant elle en la contemplant, ses désirs perçaient l'enveloppe.

— Ah ! bah ! dit-elle, je saurai ce qu'est cette madame Armand.

Et, sans réfléchir davantage, elle prit son châle, son chapeau, monta en fiacre et se fit conduire rue d'Hanovre. Elle demanda au portier madame la baronne Armand. On lui répondit qu'elle était chez elle; la maison avait un bon air ; mais le cœur lui battait, sans qu'elle sût pourquoi. Pour la première fois elle commettait une action que son mari aurait désapprouvée. Elle sonna ; une camériste assez dégagée vint ouvrir.

— Madame la baronne Armand ?

— Elle est sortie, madame.

— On m'a dit en bas qu'elle y était, pourtant.

— On vous a trompée, madame.

— J'avais besoin de lui parler. M. le comte de Bellande...

— Vous venez de la part du comte de Bellande?

— Sans doute, une lettre...

— Il fallait donc le dire tout de suite! c'est différent! Suivez-moi.

On l'introduisit dans un appartement très-luxueux, mais d'un goût hasardé; les ornements et la prodigalité de dorures, de colifichets sans valeur,

la frappèrent. Elle traversa deux ou trois pièces, et au moment d'entrer dans la dernière de toutes, la portière se leva et une femme en pleurs vint au-devant d'elle.

— Qu'y a-t-il, Pélagie? Je n'y suis pour personne, vous le savez.

— Madame vient de *sa* part, répondit la femme de chambre.

— De *sa* part ! ah ! madame, vous venez de sa part ; entrez, entrez, que vous a-t-il chargée de me dire? Mais, ajouta-t-elle, en la regardant d'un air de méfiance, vous êtes bien jeune et

bien jolie pour de semblables commissions.

Valentine se trouva cruellement embarrassée, elle était engagée par étourderie dans une aventure dangereuse, inconvenante sans doute, il n'était plus temps de reculer. D'ailleurs la jalousie commençait à lui monter la tête, elle entrevoyait une trahison. L'air de cette femme lui déplaisait, sa façon de parler d'Edmond lui paraissait fort impertinente. Au lieu de répondre à sa question, elle lui en adressa une autre.

— Qui êtes-vous, madame? dit-elle avec hauteur.

— Et vous-même, madame? répliqua l'autre, flairant une rivale.

Valentine pensa que son nom prononcé en un pareil lieu, car elle comprit où elle était, elle pensa donc que ce serait manquer au respect d'elle-même que de se faire connaître.

— Je me suis trompée, madame, dit-elle aussi tranquillement qu'elle put.

Et elle se leva pour partir.

Mais elle avait affaire à une femme résolue, à une femme que rien n'arrêtait dans ses fantaisies ; elle ne se con-

tenta point de ce silence, et passant devant la comtesse, elle lui barra le passage en lui disant :

— Vous ne sortirez pas d'ici que je ne sache votre nom, et ce que vous êtes venue faire chez moi.

Valentine, assez timide et surtout non accoutumée à ces exigences, devint très-rouge et ne se sentit pas disposée à y céder, bien que toute espèce de scène lui fût odieuse.

— Je n'ai rien à vous dire, madame, si ce n'est que je me suis trompée. Laissez-moi m'en aller.

— Non, pas avant que vous m'ayez

répondu, comme j'ai le droit de l'exiger. Je suis chez moi, madame.

— Et moi, je voudrais bien en dire autant, pensa Valentine.

— Parlez, madame, j'attends, et elle frappait du pied avec une impatience mal contenue.

— Moi aussi, madame, j'attends !

Madame de Bellande en prononçant ces mots, se tenait debout en face de la porte, obstruée par madame Armand, deux fois plus grande et plus forte qu'elle. D'ailleurs elle ne songeait pas à faire le coup de poing.

— Vous l'aimez ! s'écria tout-à-coup madame Armand.

— Et quand je l'aimerais, riposta Valentine, qu'est-ce que cela vous fait ?

Une lionne, une tigresse en fureur ne sont pas plus redoutables que la maîtresse du logis lorsqu'elle se releva hors d'elle-même.

— Ce que cela me fait ! c'est mon amant !

Cette femme était belle, d'une beauté vulgaire et matérielle, sans élégance, sans distinction, sans intelligence, pourtant elle était belle. En ce moment

elle devint superbe. La jalousie monta au cœur de Valentine, elle ne fut plus maîtresse de son secret, il lui échappa.

— C'est mon mari, répliqua-t-elle plus haut encore.

A ce mot la physionomie de madame Armand changea tout-à-coup, elle ne répondit pas un mot, elle s'écarta, livra passage en s'inclinant. Valentine ne songea qu'à s'enfuir, son cœur et sa dignité souffraient trop fortement pour qu'elle pût rester davantage. Une fois dans la rue elle respira. L'inconvenance de sa démarche lui apparut telle qu'elle l'était réellement, elle

sentit combien elle s'était compromise, et cependant son idée dominante fut encore l'infidélité d'Edmond.

— Sa maîtresse ! répétait-elle , j'étais chez sa maîtresse !

Et comme si elle n'eût pu jamais s'éloigner trop de cette maison, elle criait au cocher d'aller plus vite, de la conduire chez son oncle Mainbourg. Il lui fallait un ami sincère pour l'entendre, un cœur où elle pût verser sa douleur et sa colère, lui seul l'aimait assez, croyait-elle , pour la comprendre parfaitement.

Quand elle descendit de voiture ses

traits étaient si altérés,que les gens de son oncle s'en aperçurent.

— Qu'a donc mademoiselle Valentine (on l'appelait toujours ainsi dans la maison),elle a l'air d'avoir perdu père et mère? demanda le suisse.

— Il y a longtemps que c'est fait, heureusement pour elle, répliqua un des valets de pied, sans cela elle ne serait point madame la comtesse de Bellande, à l'heure qu'il est.

Le comte de Mainbourg était seul dans son cabinet quand on lui annonça sa nièce.

— Et par quel hasard, à pareille

heure, ma chère enfant ? Pourquoi pas avant dîner ? Ta tante est allée au spectacle, elle t'aurait emmenée. Veux-tu donc passer la soirée seule avec moi ?

— Mon oncle ! mon oncle !

Et elle se jéta dans ses bras en sanglotant.

— Qu'y a-t-il, ma Valentine ? Pourquoi cette douleur ? Que t'est-il arrivé ?

— Mon oncle ! mon oncle ! Edmond....

Elle ne pouvait parler, ses larmes la suffoquaient.

— Edmond ? il est parti, je pense.

— Oui, il est parti, mais...

— Mais quoi ?

— Tenez, mon oncle, ouvrez cette lettre, je n'ai pas osé l'ouvrir, moi ! Ouvrez.

Le comte prit la lettre, la retourna dans tous les sens, ainsi qu'elle avait fait elle-même, puis en voyant l'adresse il la lui rendit.

— Je ne puis décacheter cette lettre, ma nièce, elle est adressée à M. de Bellande.

— Je la décachèterai donc, moi,

aussi bien elle ne m'apprendra rien, je sais tout.

Un demi-sourire, aussitôt comprimé illumina le visage de M. de Mainbourg.

— Que sais-tu ? Quelque folle imagination, quelque extravagance de jalousie, explique-toi donc enfin !

Valentine rompit le cachet d'un mouvement brusque et violent. Elle lut :

« Tu ne me quitteras pas ainsi, c'est
» impossible, je veux partir avec toi. Tu
» as quelque dessein que tu caches, sans

» quoi tu m'aurais emmenée comme la
» dernière fois. Songes-y, je suis capa-
» ble de tout quand je me monte la
» tête, et je veux partir, je le veux!
» J'irai plutôt te rejoindre chez toi, à
» la barbe de ta femme et de ses cuis-
» tres de parents. Je t'attends, ou je
» vais à toi.

» Fernande. »

— C'est une mauvaise plaisanterie, dit l'oncle, pendant que sa nièce se cachait la tête dans son mouchoir après cette lecture. On a écrit cela pour te faire souffrir, la mystification est indigne.

— Ce n'est point une mystification, mon oncle, j'ai vu cette femme et je lui ai parlé !

— Tu as - vu cette femme, et où ? chez toi ?

— Non, chez elle.

— Tu as été chez elle ?

— Oui, j'en viens.

— Malheureuse enfant ! si on t'avait vue

— Mon oncle, j'étais protégée par la pureté de mes intentions, je ne craignais rien. Edmond est mon mari, je puis dire à tout le monde que je

l'aime, je puis imposer silence à cette femme, ce n'est pas elle qui ira le rejoindre, c'est moi !

— Mais c'est une rage, que cet amour-là.

— Mon oncle, vous me l'avez donné, vous nous avez mariés ensemble, vous avez voulu que je l'aimasse, je l'ai aimé. C'est toute ma vie, tout mon bonheur que cet amour, mon mari est tout pour moi, si je le perds, mon bon oncle, je n'ai plus qu'à mourir.

— Ta, ta, ta, ta ! n'allons pas si vite, on n'en meurt pas, autrement il y en

aurait plus dessous que dessus. Certainement je comprends ton chagrin, ta jalousie, c'est naturel : à ton âge, avec ta figure, il est cruel de se voir sacrifiée à une créature, et pourtant! regarde autour de toi, que voit-on autre chose? Est-ce un si grand malheur? Une infidélité, en ménage, cela ne compte pas. On ne perd pas son mari pour cela, au contraire. Il revient plus tendre et plus attentif.

— Mon oncle ! reprit Valentine d'un ton de reproche.

— Ne t'emporte pas, mon enfant, et vois les choses du bon côté. Tu as

beaucoup d'esprit, beaucoup de cœur, mais tu ne sais pas la vie. Viens ici, chère fille, et écoute-moi.

Il écarta ses beaux cheveux, essuya ses larmes et la baisa paternellement au front.

— Tu veux absolument faire du mariage une liaison d'amour, ma chère, et non un contrat passé entre deux personnes et qui les lie à certaines conditions. C'est pourtant là la réalité du fait. Ton mari a des maîtresses ! c'est très-mal, c'est affreux, mais qu'y faire? Te figures-tu que tu l'en empêcheras en l'assommant de scènes? Tu l'exciteras, au contraire. Non, dans

ce cas il y a deux partis à prendre : la femme sage attend, ferme les yeux, invoque la patience. La femme forte... Eh bien!... la femme forte se venge. Tu n'es pas de celles-là, ajouta-t-il vivement, en lisant dans les beaux yeux de Valentine un étonnement presque douloureux.

— En vérité, mon oncle, vous voulez rire, et ce n'est pas le moment ce me semble.

— Mon Dieu ! Valentine, je ne puis prendre tes chagrins de cœur aussi sérieusement que toi, ce n'est pas ma faute. Je vois les choses sainement, telles qu'elles sont. Je les vois d'un œil

accoutumé à juger et en mettant de côté les considérations d'une sensibilité de vingt ans. Je voudrais te donner cette expérience précoce et t'épargner ainsi bien des déceptions, bien des douleurs. Qui pourrait être plus heureuse que toi ?

Valentine sourit amèrement.

— Heureuse ! oui, heureuse, avec un mari qui vous trompe, qui ne vous aime plus. Heureuse sans amour, à mon âge !

— Ma chére nièce, tu as une imagition terrible, tu vas toujours au-delà de la vérité. Ton mari t'aime, il t'aime

autant qu'il t'a toujours aimée... plus qu'aucune femme... S'il en courtise d'autres, il ne les aime pas. A ta place sais-tu ce que je ferais !

— Vous allez encore me donner quelque conseil comme tout-à-l'heure, n'est-ce pas ? me consoler, me venger ! aujouta-t-elle , en secouant sa jolie petite tête, comme si je n'aimais pas Edmond ! comme si je n'avais pas foi à mes devoirs !

— Pas du tout, si j'étais la comtesse de Bellande, si je m'appelais Valentine de Kersaint, je permettrais à mon mari de courir les champs sans m'en inquiéter, convaincue qu'il me reviendra bien

vîte, seulement par la comparaison. Je m'établirais pour tout l'été chez mon oncle et ma tante de Mainbourg, j'y verrais beaucoup de monde, je me ferais admirer, adorer. Je me laisserais aimer de mon oncle et de ma tante, qui me regardent comme leur enfant, qui me gâteraient, qui me passeraient mes fantaisies. Et je plaindrais de tout mon cœur, je regarderais du haut de ma fierté cet Edmond, assez maladroit, assez ennemi de lui-même pour délaisser une femme telle que moi. J'attendrais patiemment qu'il vienne à merci, et je lui ferais acheter son pardon aussi cher qu'il me serait possible de le lui faire payer.

— Oh ! mon oncle, on voit bien que vous n'aimez pas !

M. Mainbourg prit la main de Valentine, et lui dit d'un ton contenu, où perçait une émotion vibrante.

— Qu'en sais-tu, enfant ? Ne puis-je pas comme un autre avoir un cœur ? N'ai-je pas dans ma vie, peut-être, quelque passion cachée, terrible, qui a embarrassé mon passé et qui absorbe mon avenir. Parce que je suis ton oncle, ce n'est pas une raison pour que je n'aye pas la permission d'aimer. Vous êtes ainsi, jeunes gens. L'âge mur vous trouve sans pitié, sans sympathie. Vous voulez fermer le livre

de notre existence parce qu'il est plus rempli que le vôtre. Attendez et vous verrez. Ah ! vous ne savez pas combien d'années le volcan fume encore lorsque l'explosion est terminée, vous ne le savez pas !

Madame de Bellande n'écoutait son oncle qu'avec ses oreilles, son attention était ailleurs. Elle ne répondit donc point, et le regard qui cherchait à lire dans sa pensée rencontra un mur d'airain.

Elle revint d'elle-même à ce qui l'occupait.

— Mais enfin, mon oncle, vous ne me dites pas ce que je dois faire.

— Te taire et attendre, ma nièce.

— Mon oncle, je ne pourrai jamais, j'étoufferais. Je vais tout écrire à Edmond.

— Pourquoi me demander conseil alors ?

— Parce que je souffre, parce que je suis malheureuse et que j'ai besoin que vous me consoliez.

— Chère enfant ! repliqua-t-il, en l'embrassant, ce sera de tout mon cœur.

Son émotion n'était point jouée, Valentine se sentit heureuse d'être comprise ainsi.

— Bon oncle ! je reste ici ce soir, je reprends ma petite chambre.

— Comme tu voudras.

— Je passe la soirée avec vous.

— Je t'en remercie mille fois. Que ferons-nous ?

— Nous causerons.

— Non, mon enfant, tu ne parlerais que de ton stupide mari, cela me donnerait de l'humeur. Allons au spectacle.

— Oh ! mon oncle !

Valentine prit une attitude de dou-

leur indignée, qu'on ne retrouve plus passé vingt ans.

— Je t'assure que ce remède est bon, crois moi, cela distrait sans efforts. Frédéric joue Robert-Macaire, allons y.

— Je ne puis, mon oncle.

— Ma chère enfant, tu m'en remercieras. L'acteur et la pièce t'intéresseront fortement, tu aimes ce type immortel, cette vérité daguéréotypée de notre siècle, l'esprit te plait, où en trouveras-tu davantage ? Viens !

Pour être juste il faut ajouter que madame de Bellande en mourait d'en-

vie. M. de Mainbourg la pressa tant qu'elle céda.

— C'est bien pour vous, poursuivit-elle, car moi !...

Elle fit un gros soupir.

— Je l'entends bien ainsi, dit en riant le comte, nous nous en féliciterons ensuite. Partons-nous ?

— Sur-le-champ. Permettez seulement que je donne mes ordres, je tiens beaucoup à mon établissement.

— Tu commences à suivre mes conseils, à la bonne heure; reste avec nous, c'est le meilleur parti, le plus conve-

nable, et ne va plus courir chez madame Armand, ou compagnie, ce n'est ni digne, ni spirituel.

Valentine sourit à travers ses larmes.

— Pourquoi ne pas vous charger de ce soin, mon oncle? Cela ne vous déplairait pas trop, j'en suis sûre.

— Méchante! à propos, ta tante a imaginé d'adopter des anglaises, ce qui lui va à faire peur. Ne le lui dis pas au moins, elle serait d'une humeur à déserter la maison. Je crois que les chevaux sont attelés, partons chère nièce.

LA PREMIÈRE VOIE DÉTOURNÉE.

XIV.

M. de Mainbourg avait raison, et le remède opéra merveilleusement. Va-

lentine était bien jeune, un peu légère, peut-être son amour pour son mari n'était-il pas aussi profond qu'elle le croyait elle-même, toutes ces raisons amenèrent la distraction annoncée, et au second acte, elle riait déjà de bon cœur. Son oncle se garda de le lui laisser apercevoir, elle se fut tenue sur la réserve, pour conserver la dignité de sa jalousie. En rentrant elle se rappela, et elle eut une de ces hontes des caractères faibles, qui n'osent pas accepter les conséquences de leurs actions. Elle se retira dans sa chambre sans parler de rien, après avoir vu sa tante néanmoins, et dès qu'elle fut seule, elle donna carrière à ses larmes.

— Ah ! pensa-t-elle , je suis bien malheureuse et mon mari est trop cruel. Cependant il n'en faut pas mourir, et si j'étais restée sans distractions, mes idées noires me rendaient folle. Mon oncle a bien fait, maintenant je suis plus calme, je vais réfléchir.

Le résultat de ces réflexions, fut qu'elle se tairait, qu'elle n'écrirait point à son mari, qu'elle ferait un coup d'État et que, sans demander la permission à personne, elle partirait pour Londres, où Malvina l'appelait à cor et à cris. Cette perspective de liberté et de démonstration hostile , lui aida merveilleusement à se consoler. Le

lendemain au déjeuner, elle annonça fièrement sa résolution, et d'un ton si différent de son ton habituel que madame de Mainbourg en témoigna son étonnement.

— Valentine lève l'étendard de la révolte, répondit M. de Mainbourg, sa main est trop faible pour le soutenir, elle a besoin d'un aide et se sera moi. Ma chère nièce, je vous conduirai moi-même chez Malvina, il n'est pas séant que vous vous embarquiez seule, à votre âge. Cela ne vous contrarie-t-il point?

— Mon bon oncle, cela me comble de

joie, et combien ma cousine va être contente ! Nous partons demain.

— Demain soit.

— Je n'emporte pas de toilette, je n'irai nulle part, je veux bien rentrer sous ma tente, mais je n'y admettrai point les plaisirs, ma retraite doit être digne et convenable, afin que mon mari en comprenne l'importance et n'ait rien à me reprocher.

— Sans doute, sans doute, cependant je t'engage à prendre beaucoup d'argent à défaut de chiffons. Ils coûtent fort chers à Londres et tu en auras besoin. Du reste j'aurai soin que tu n'en manques pas.

— Merci, mon bon oncle, c'est bien inutile je vous assure.

— Nous verrons, nous verrons !

Le lendemain en montant en voiture, Valentine sentit son cœur battre. Ce coup d'autorité commençait à lui faire peur. Elle en craignait les suites, elle eût reculé, si elle eût osé, l'orgueil la soutint. Pendant tout le voyage elle ne parla que d'Edmond, de son étonnement, de ce qu'elle lui répondrait, de leur colère mutuelle, et malgré toute cette braverie, ses yeux se mouillaient de larmes et se tournaient involontairement vers son joli nid d'amour, d'où

le ramier s'était envolé sans doute, mais où il reviendrait certainement.

On arriva à Londres, M. et madame de Miller qu'on n'avait pas prévenus étaient à une grande fête, à la campagne et ne devaient revenir que dans huit jours. Malgré leurs habitudes de luxe M. de Mainbourg et Valentine restèrent éblouis de la somptuosité de cet hôtel, ou plutôt de ce palais.

— Oh ! mon oncle, combien Malvina doit être heureuse, elle qui aime tant les curiosités. En voilà ici de merveilleusement belles, et du plus grand prix, dit naivement Valentine.

— C'est du moins une superbe enseigne, nous verrons le reste. Ne pen-

ses-tu pas comme moi, qu'il ne faut pas les déranger de leurs plaisirs, et qu'en leur absence, nous pouvons nous installer chez eux, visiter Londres à notre aise, les attendre et nous trouver tout à eux à leur retour?

— Vous avez raison, mon oncle, visitons Londres.

M. de Mainbourg défendit qu'on écrivit à sa fille, il s'empara de Valentine et ils coururent ensemble d'un bout à l'autre de la grande ville, pour tout voir. Il se montra plein de soins et d'attention. Il combla sa nièce de cadeaux, et des plus chers. Il faut l'avouer, pendant ces huit jours la jalousie et la colère

de la jeune femme tombèrent de moitié. Elle sentit sa gaîté revenir et ne se fit pas trop prier pour accepter de ravissantes toilettes, qui se trouvèrent dans sa chambre comme par enchantement.

— Oh ! mon bon petit oncle ! s'écria-t-elle, en tapant ses mains et en sautant, vous êtes la perle des oncles, et je vous aime trop.

— Vraiment? répliqua M. de Mainbourg, en l'attirant vers lui, je te rappellerai cela, quand j'aurai quelque chose à te demander.

L'enfant se mit à rire, son oncle lui demandant quelque chose, lui semblait inoui. Son oncle qui l'avait élevée,

son oncle presque son père! N'avait-il pas le droit d'exiger une obéissance passive et complète? Sa révolte n'osait pas aller jusqu'à lui résister.

La semaine expirée M. et madame de Miller arrivèrent. Malvina fut heureuse de voir son père, mais plus encore de revoir sa cousine. Elle l'embrassa avec une effusion véritable et même inusitée.

— Tu vas me rester, dit-elle, et nous voyagerons ensemble. Je t'ai chez moi, maintenant, je ne te rends plus de longtemps. Qu'on vienne t'y prendre!

— Et son mari, répondit M. de Mainbourg.

— Son mari restera près de madame Armand et il se consolera, mon père. Il n'a d'ailleurs qu'à la rejoindre, on *daignera* le recevoir, Valentine ne me quitte pas de six mois au moins.

Malvina était fort embellie, et surtout, chose surprenante, sa beauté avait pris un autre caractère. Sa gaité, son étourderie se cachaient sous une coquetterie *professorale.* Elle était devenue savante en cet art de faire damner les gens, de tout promettre et de ne rien tenir, elle conduisait à sa suite les lions les plus lions de la société anglaise ari-

stocratique, cette société si hautaine et si inaccessible à tout ce qui n'en fait pas naturellement partie. Elle les savait par cœur, connaissait leurs endroits vulnérables et le moyen de les mener au diable avec un fil. Son mari auquel il prenait de temps en temps des velléités de jalousie, la conduisait néanmoins partout et la laissait même aller seule dans le monde. Elle s'était accoutumée à une domination universelle; elle manifestait sa volonté autocratement, tout pliait sous son caprice. Cependant Valentine et monsieur Mainbourg remarquèrent en elle une légère teinte d'embarras, elle ne paraissait pas à son aise comme autrefois,

elle était inquiète, elle tournait sans cesse les yeux vers la pendule. Dix heures du soir allaient sonner, lorsqu'après un moment de rêverie, elle dit à son mari :

— Vous savez qu'on nous attend chez la duchesse de Devonshire. Excusez-moi, je vous prie, et annoncez que nous donnerons dans trois jours une fête pour mon père et pour ma cousine.

Le baron ne se leva point, et ne dit pas un mot, mais il s'accouda sur son fauteuil, comme un homme décidé à rester. Malvina s'impatientait visiblement.

— N'allez-vous donc pas chez la duchesse? demanda-t-elle encore après un instant.

— J'ai envoyé un mot de votre part et de la mienne, il est inutile de raconter de nouveau ce qui est su parfaitement.

Malvina se mordit les lèvres et tourna toujours les yeux vers l'horloge. Dix heures sonnaient, la porte s'ouvrit en même temps en grand fracas, pendant qu'un domestique annonçait :

— Monsieur le vicomte de Saint-Flour.

La baronne rougit jusqu'au front et

se leva gauchement, M. de Miller ne se leva pas, M. de Mainbourg comprit toute cette scène et se promit de la tirer au clair. Le vicomte entra, tout aussi embarrassé que la baronne, il salua à droite et à gauche, comme un acteur qui va parler au public, puis il prit un siége et attendit qu'on lui adressa la parole, aussi intimidé qu'une jeune fille à un contrat de mariage.

— Ce garçon n'a pourtant pas l'air bien dangereux pensa le comte, qu'est-ce que tout cela ?

Malvina avait eu le temps de se remettre, elle engagea la conversation sur les mille riens de la société et sur les aven-

tures à la mode, tant en France qu'en Angleterre. Le vicomte plaça quelques mots insignifiants, il baissait les yeux ou les tenait obstinéments fixés au plafond : un indifférent en eut ri. M. de Miller s'agitait sur son fauteuil, devenait rouge et pâle, parlait allemand sans y penser ; Valentine ne comprenait rien à tout cela, une dernière circonstance, fort décisive pourtant, ne lui ouvrit pas même les yeux.

— Monsieur le vicomte, dit le mari, ma femme et moi nous sommes trop de vos amis pour ne pas vous parler avec franchise... M. de Mainbourg et madame de Bellande ont à causer avec

la baronne, vous le comprenez, après une aussi longue absence. Laissons les ensemble et allons au club, où il y a ce soir une partie intéressante. Qu'en dites-vous ?

— A vos ordres, monsieur le baron.

Malvina rougit de colère.

— Vous vous trompez, mon ami, répliqua-t-elle, je suis charmée que M. de Saint-Flour prenne une tasse de thé avec nous, Valentine pensera comme moi lorsqu'elle saura que Monsieur est un ami de mademoiselle de Kersaint.

— Oh ! certainement, s'écria la com-

tesse, un ami de ma tante! Monsieur, soyez vingt fois le bienvenu.

Le mari était battu sur toute la ligne, sa femme lui porta le dernier coup.

— Cela n'empêche pas que vous n'alliez au club, si vous en avez envie, monsieur. Nous parlerons souvenirs, cela vous amuse peu d'ordinaire, et ce soir nous sommes en fond pour cela. Ne vous gênez pas, mon père et ma cousine vous pardonneront tout ce que vous voudrez.

— Pauvre enfant! comme il s'en-

nuie, se dit monsieur de Mainbourg, il aura son compte un de ces jours, mais il le cherche.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

olume des *Tables générales* donne la clef de la collection et en triple la valeur, en permettant
ans fatigue, tout ce qu'on veut y chercher.

DES VRAIES, TRAVAIL EN FAMILLE.

COMPLÉMENT DU MUSÉE DES FAMILLES

es abonnés peuvent réclamer pour eux-mêmes ou pour leurs relations de société;
le plus gracieux cadeau à faire à une dame ou à une demoiselle.

usieurs années sur la demande des lectrices du Musée et d'une foule d'abonnées a
s excentriques et antilittéraires; seul guide *sûr*, *convenable et pratique*, et sur
t et du travail des dames; reçu en même temps que la plus belle revue illustrée,
seul journal de modes ordinaire;

mois avec le Musée, et donnant chaque année : 1,000 patrons et modèles exécutables de tous
ravaux d'aiguille; 12 gravures de modes coloriées; 12 grandes feuilles de broderie, plumeti
ures, voiles, nappes d'autel, etc.; 4 grandes feuilles de tapisserie coloriées; 4 albums de musiq
piano); 4 grandes feuilles de crochet, tricot, filet, bourses, perles, jais, ornements, petits ouvrag
lus de 10 [illegible] texte explicatif (le double du texte spécial des journaux de modes), sa
ames de [illegible] arcanads; critique des modes a éviter : causeries de salon, manuel des dames pour tou
monde, etc.; formant un joli volume annuel, avec tables méthodiques à consulter.
aies : Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. 20 c. par an, à joindre au prix du *Musée*. (Il est toujou
nés du *Musée* de réclamer les *Modes vraies*, leur privilége exclusif.)
rovince le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, envoyer *franco* un bon de poste de 13 fr. 70 c.
37. Joindre son chiffre si on désire l'avoir en broderie. (Voy., sur la 1re page, les prix pour l'étranger
sins des MODES VRAIES sont inédits et faits exclusivement pour elles (petits ouvrag
on sans rivale); ils ne se trouvent nulle part ailleurs, et deviennent la propriété excl

ayant couronné ce complément du *Musée*, adopté et propagé par la plupart de nos familles abonné
ions seront encore faites aux *Modes vraies*, en 1853-1854.

LIVRES EN VENTE AU MUSÉE DES FAMILLES.

manderont la *Bretagne et Vendée*, de M. Pitre-Chevalier (*Histoire des guerres de Vendée,*) (avec bref
anco, par les Messageries, pour 18 fr. au lieu de 24 fr. Cette réduction n'a lieu que pour les abon
0, ils recevront les *Jeunes filles*, de M. Pitre-Chevalier; pour 80 cent., ils recevront l'*Almanach*
meilleur recueil du genre. Ainsi de tous les ouvrages annoncés sur les couvertures de nos derni
franco, en un bon de poste, le prix des ouvrages demandés.

DU BIEN VIVRE, OU GUIDE DE LA MAITRESSE DE MAISO

LLE ÉDITION, augmentée d'un traité complet de l'*Art d'utiliser les restes.*

cuisine, envisagée sous son aspect physique, intellectuel et moral; suivie de 1,000 nouvelles recettes,
rvice de la table; de la description des menus pour 3, 5, 7 et jusqu'à 20 convives; des travaux
tion et de l'arrangement du dessert, d'une nomenclature des vins de choix et de l'ordre dans leq
; de la nomenclature des liqueurs, de la manière de préparer celles qui peuvent être faites dan
le bien faire le café; de la manière [illegible] placer ses invités; d'une liste des provisions que doit faire
tion des pays d'où elles peuvent être [illegible] etc.; par Paul Ben et A. Desrez.
-8°, orné de nombreuses gravures. Prix, 4 fr., et franco par la poste, 5 fr.

ACH DE FRANCE

OUR 1854.

s. — 50 cent.; par la poste, 80 cent.

LES JEUNES FILLES, DE M. PITRE-CHEVALIE

POÉSIES.—2 fr.; 2 fr. 50 par la poste. Relié, 3 fr.

N. B. Cet ouvrage est fait pour l'âge mûr.

) BRETAGNE ET VENDÉE, DE M. PITRE-CHEVALIER, (GUERRES DE L'OUES

raphe de Pie IX, 300 gravures de maîtres; ouvrage couronné à l'Exposition comme chef-d'œu
au lieu de 24 fr. (rendu franco à domicile); cette réduction n'a lieu que pour les abonnés directs
(Envoyer, avec un bon de poste, l'indication des Messageries par lesquelles on veut recevoir.)

BUM BRETON.

avures sur acier avant la lettre, sur
Johannot, Leleux, Penguilly, etc. —
tagne. Un vol. in-4° oblong, reliure

COURS MÉTHODIQUE DU DESSIN ET DE LA PEINTUR

PAR LOUIS DELAISTRE;

Rapport officiel de l'Institut. 2 beaux volumes in-8, a
un atlas in-4° de 31 planches. Paris, 15 fr.; 18 fr. pa
poste.